Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Le Sang Appelle Le Sang

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le sang appelle le sang

CHAPITRE PREMIER

Revenir dans le New Jersey avait été plus simple que d'en partir.

Un mois auparavant Mack Bolan avait dû louer un 707 à l'aéroport de Teterboro pour gagner la Sicile. Ensuite il était passé en Algérie puis il était revenu aux États-Unis et plus particulièrement dans le New Jersey. Apparemment quelqu'un l'avait su, ou deviné, car Bolan avait vite compris qu'on l'y attendait.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur de la petite Mustang. Les faisceaux blancs des phares de la grosse voiture lui firent des clins d'yeux obscènes.

Des Taliferi. Bolan l'avait compris dès que la Cadillac avait commencé à le filer à travers la campagne déserte que la lune balayait de ses lueurs blafardes. Il savait à qui il avait affaire et comment ces derniers comptaient s'y prendre.

Dieu sait si les Taliferi connaissaient leur métier ; c'était, chez eux, une profession de foi, un sacerdoce, et ils avaient tous une espèce de don pour donner la mort.

Les frères Talifero, Mike et Pat, étaient les dirigeants d'une troupe de tueurs d'élite et ne recevaient d'autres ordres que ceux de la *Commissione*. Leur soldatesque était digne de la grande époque nazie, leurs méthodes étaient copiées sur celles de la Gestapo. Mike et Pat n'étaient en aucun cas des petits tueurs minables entourés d'une équipe de gros bras, c'étaient des SS qui connaissaient plus que quiconque leur métier.

Mais Bolan s'y connaissait aussi ; il savait tuer et il savait survivre. Sa profession de foi à lui consistait à piétiner la Mafia, à la noyer dans son propre sang chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Bolan se demanda brièvement si une occasion allait se présenter dans l'immédiat et décida qu'il lui faudrait la provoquer s'il tenait à survivre une fois de plus.

Il avait une balle coincée entre les côtes, le souvenir pénible d'une fusillade sicilienne, un trou agaçant sous le genou qui ne cessait de suppurer, des égratignures, des lacérations et des bleus sur tout le

corps. Il avait mal partout et il en avait assez. Il était presque prêt à tout lâcher et à mourir tout simplement en rase campagne.

Un peu plus tôt la police avait commencé à bloquer toutes les sorties de l'autoroute à péage qui reliait Philadelphie à New York ; Bolan s'en était instinctivement rendu compte et avait pu se lancer dans l'échangeur au dernier moment.

Grâce à cette habile manœuvre, il se trouvait sur une route déserte en pleine campagne avec une grosse limousine pleine de tueurs collée à son pare-chocs arrière.

Le plus intelligent serait de s'arrêter, de se laisser massacrer. Ce serait si simple, si facile, si définitif…

De plus, Bolan était un mort-vivant depuis le commencement de sa guerre contre la Mafia ; il le savait et il l'acceptait.

Alors, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et mourir pour de vrai ?

Il roulait à une centaine de kilomètres à l'heure, un œil rivé sur le rétroviseur. Il avait vu s'approcher le véhicule des Taliferi, il avait examiné les visages qui étaient braqués vers lui, puis il avait vu la Cadillac ralentir, laisser grandir entre les deux voitures une distance neutre afin de mieux lui foncer dessus lorsque le terrain serait propice au massacre.

La route, étroite et sinueuse, serpentait à travers champs et passait par de petits villages ou près des menues usines campagnardes à l'est de la ville de Trenton. Il était tard et il n'y avait pas une ombre d'humanité pour troubler le calme de la nuit. Seule, la mort filait derrière Bolan.

Malgré ces conditions idéales, les Taliferi allaient attendre le meilleur moment, le meilleur lieu. Ce n'étaient pas des joueurs ; ils ne misaient qu'à coup sûr.

Bolan poussa un soupir, vérifia le chargeur de l'Auto-Mag, constata qu'il ne contenait plus que trois balles. Le Beretta était complètement déchargé, vide et inutile.

Le moment de mourir était venu. Bolan n'avait plus qu'à s'arrêter et se laisser aller.

Il jeta un regard oblique vers le rétroviseur, sourit imperceptiblement à ses ennemis et murmura à voix basse :

— Pas question.

D'un seul coup, il écrasa du pied l'accélérateur et la Mustang de location fit un bond en avant tandis que deux minuscules nuages

jaillissaient des pots d'échappement. Le gibier devenait subitement le chasseur.

La Cadillac aussi marqua une violente accélération, mais la petite voiture avait été conçue pour ce genre d'exercice et gagna rapidement du terrain. Elle franchissait le sommet des collines en vol plané et négociait les virages en interminables glissades comme si les lois naturelles de la gravité ne la concernaient plus. Petit à petit, la distance qui séparait les deux véhicules augmenta.

Mais Bolan cherchait seulement à gagner du temps, des secondes, pas des kilomètres, et il comptait les secondes gagnées à chaque virage, calculait son avantage, mettait au point son plan de bataille, préparait la confrontation inévitable. Elle aurait lieu quelque part sur cette route, un peu plus loin.

Il savait qu'une voiture derrière lui signifiait qu'il y en avait d'autres qui arrivaient, qui convergeaient sur lui. Qu'on l'eût reconnu si vite n'étonnait en rien Bolan qui connaissait les méthodes quasi policières des soldats de la Mafia. Toutes leurs voitures de patrouille étaient équipées de radios et pilotées par des conducteurs aussi doués que les meilleurs conducteurs de la police. Dans ce cas précis, ils bénéficiaient d'un avantage dont ne profitaient pas les flics, ils savaient que Bolan se trouvait dans la Mustang.

Ces types connaissaient leur boulot. Il le fallait bien, c'était l'unique prétexte qu'ils avaient pour continuer à vivre, car Bolan les ridiculisait depuis trop longtemps. Ils lui en voulaient à mort, et la grosse voiture qui se trouvait à dix secondes derrière lui annonçait une mort prochaine.

C'était une question de secondes, comme d'habitude. Il ne pouvait pas leur échapper ; il fallait les arrêter net, les anéantir, et y arriver avant que ne surviennent les renforts.

La Mustang traversa un carrefour dans un hurlement de pneus et Bolan aperçut brièvement un panneau indicateur ; une route menait à une petite ville qui s'appelait Roosevelt, l'autre vers Perrineville. Bolan ne connaissait pas plus l'une que l'autre. Il cherchait un théâtre de guerre pas une agglomération, un endroit dans lequel il pourrait se battre. Sans qu'il sache pourquoi, son instinct de guerrier le poussa à bifurquer vers Perrineville.

Ainsi, il trouva un terrain propice au combat quelque vingt secondes plus tard, là où la route grimpait d'abord en pente douce

puis redescendait subitement en épingle à cheveux pour franchir un assez large ruisseau qu'enjambait un pont étroit.

Lui-même faillit quitter le macadam, redressa la Mustang à la dernière seconde, passa sur le pont à quelques centimètres du muret protecteur. Il lui fallut encore dix ou douze secondes pour s'immobiliser puis faire demi-tour en dérapage contrôlé. Il éteignit les phares puis rangea la voiture en travers de la passerelle ayant de l'abandonner et grimper la colline à pied, jurant en silence, invectivant sa jambe blessée qui l'empêchait de se mouvoir facilement.

Le faisceau lumineux de la Cadillac franchit le sommet de la pente lorsqu'il prit son poste de combat. Ensuite, la grosse voiture freina brutalement, tangua follement dans la descente puis dans le virage, les pneus poussant des cris déchirants dans l'obscurité, s'efforçant de retrouver l'alignement de la chaussée.

Il les vit clairement lorsqu'ils le dépassèrent et sentit l'anxiété des huit hommes tendus qui luttaient contre la force centrifuge.

Leurs vitres étaient baissées. Bolan entendit un cri d'alerte s'élever à l'arrière de la Cadillac lorsque les phares de celle-ci illuminèrent la Ford abandonnée au milieu du pont.

Il tendit instinctivement la jambe, comme devait le faire le conducteur de la voiture de chasse, et la vit entrer dans sa dernière glissade.

Le conducteur perdit le contrôle de la Cadillac, amorça l'entrée du passage en travers, les roues bloquées. L'arrière cogna contre le muret et la grosse voiture commença un tête-à-queue, se coinça entre les deux parapets, continua son chemin en biais – cercueil d'acier de sept mètres de long, effectuant un grinçant passage dans ce couloir bétonné qui n'en mesurait que trois.

La limousine était déjà une épave avant d'atteindre la Mustang, mais elle l'emporta néanmoins dans son élan vers l'autre bout du pont. Poussée par ce raz de marée métallique, la voiture de Bolan franchit le pont, quitta la chaussée, glissa vers la rive, se retourna, tomba au centre du ruisseau sur le toit. L'autre voiture fit trois tonneaux sur une trentaine de mètres dans des grincements de métal déchiré puis s'immobilisa sur le flanc.

Bolan commença à s'approcher de sa proie en silence. Il entendit tout de suite les faibles cris et les gémissements des blessés. Il poussa

un soupir en comprenant qu'il lui faudrait donner à tous le coup de grâce.

L'un des tueurs avait été éjecté de la voiture au cours de la traversée du pont. Son corps ne ressemblait plus à rien, il ne restait de lui qu'une espèce de pâté infect de viande hachée qui défiait toute identification après son bref séjour entre la tôle brûlante et le macadam abrasif.

Bolan contourna cette flaque gluante, traversa le pont d'un pas lent et prudent, posant doucement le pied endolori, s'approcha avec précaution de l'amas de ferraille qui, quelques secondes auparavant, avait été un tribut aux ingénieurs de Détroit.

Il trouva un second cadavre pulvérisé à l'endroit où la Cadillac avait amorcé la série de tonneaux à travers champs. Depuis là, il suivit à la trace le chemin parcouru en comptant trois morts de plus entre la route et la voiture déchiquetée.

Il restait donc trois hommes à liquider. Peut-être pas, car les plaintes des blessés laissaient supposer une fin imminente.

La voiture était couchée à l'ombre de gros buissons, mais la lune l'éclairait suffisamment pour que Bolan puisse distinguer les deux hommes emprisonnés dans l'enchevêtrement des tôles tordues.

Ils étaient sérieusement abîmés.

Pourtant, tous deux étaient conscients et se parlaient en gémissant péniblement.

— Je ne sens plus mes jambes… Je crois que j'ai le dos brisé…

— Et Carlo ? Où est Carlo ?

— Je m'en fous de Carlo ! Où est ce *mec* ? Où est-il, *lui* ?

— J'sais pas. Qu'est-ce que ça peut faire ? On va crever ici de toute façon, Bill.

— Toi peut-être, pas moi.

— Si, tous les deux.

Bolan entra dans la conversation, la voix basse et glaciale :

— C'est ça, tous les deux.

Il tendit la main, arracha un pistolet mollement agrippé. Il tendit l'autre, couvrit une bouche et un nez ensanglantés.

— Vous êtes combien là-dedans ? demanda Bolan.

Celui qui s'appelait Bill répondit :

— C'est toi, Bolan ?

— C'est moi.

— J’savais bien qu’on se verrait un jour.
— Bravo, tu t’es pas trompé.
Bill poussa un râle, toussa, cracha du sang.
— Qu’est-ce que tu fais ? grinça-t-il.
— Je termine.
— Laisse-nous.
— Je ne peux pas.
Bill gargouilla, essaya de se retourner pour mieux voir le grand fumier qui se tenait dehors.
— Qu’est-ce que tu fais à Campy ?
— Je l’aide à mourir.
— Salaud !
— Je m’occuperai de toi tout de suite après…
Bolan tendit la main vers le visage de l’agonisant.
— Attends ! Mais attends, nom de Dieu !
— Je n’ai pas assez de temps.
Le type marmonna furieusement sous les doigts de Bolan.
— Déconne pas ! Laisse-moi crever à ma façon !
Bolan écarta la main.
— OK, fit-il doucement. À condition de parler.
— De quoi ?
— Combien d’équipes sont sur mes traces ?
Le type gloussa brièvement, toussa, s’étrangla puis annonça :
— Suffisamment. T’es déjà un homme mort.
— Ça n’a rien de nouveau. Dis-moi autre chose.
— Tu ne sortiras jamais de cet État vivant.
— Combien d’équipes, connard ?
Le blessé toussa de nouveau et un flot de sang chaud coula sur les doigts de Bolan. Il tourna la tête du type pour l’empêcher de se noyer dans son propre sang.
— Combien ? répéta-t-il.
— J’t’emmerde. Crève.
— D’accord, fit Bolan.
Il s’éloigna, fit le tour du véhicule. Des vapeurs d’essence s’élevaient à l’arrière de l’épave et envahirent péniblement les narines de Bolan. Subitement, un mouvement dans les buissons le fit plonger et rouler dans l’ombre.

Pendant un dixième de seconde, il vit la forme d'un grand type qui tendait un revolver dont le canon cracha une gerbe de flammes. Au même instant tout s'embrasa, le coup de feu ayant allumé les vapeurs d'essence.

Il sentit passer près de lui la balle meurtrière. Lorsqu'il finit de rouler sur lui-même, et se redressa pour rendre le feu, son adversaire n'était plus qu'une torche humaine qui trébuchait en tous sens pour échapper à l'inévitable.

Ce type avait dû être couché dans une flaque d'essence, ses vêtements avaient dû en être imprégnés.

Bolan leva rapidement le revolver confisqué, envoya trois balles au cœur du feu pour mettre fin aux souffrances de l'homme-brasero puis s'éloigna sans se retourner.

À pied, ses blessures rouvertes, face à Dieu sait combien d'ennemis sur le pied de guerre, Bolan remercia l'univers en général.

Pour l'instant il laissait la mort derrière lui.

CHAPITRE II

Il rêvait d'une rivière interminable et d'une guerre éternelle, et il s'éveilla au beau milieu de l'éternité avec un rayon de soleil en plein visage.

Il était couché dans le foin, il était nu. Les rais de soleil arrivaient par une lucarne qui se trouvait au-dessus de sa tête. Il était au chaud, groggy, et il n'avait pas mal.

Un assez grand type en jean qui portait une chemise rayée se tenait près de lui sur un banc et l'observait d'un regard scrutateur.

Une seconde personne se tenait de l'autre côté, mais il était trop fatigué pour tourner la tête et la regarder.

De quelque part il entendit une voix s'exclamer :

— Bruno ! Il s'est réveillé !

Une voix de femme. Bruno, ce devait être le type en chemise rayée. Et après ?

Bruno avait une assez bonne gueule. Le crâne un peu dégarni, le corps légèrement enveloppé, un visage plaisant, le regard inquiet.

Bolan voulait demander, « Bruno qui ? », mais sa langue refusait de lui obéir, il se sentait comme paralysé.

La femme se pencha au-dessus de lui. Pourtant, ce n'était pas une femme. Une fille. Une toute jeune fille, vêtue tout comme Bruno, en jean et chemise rayée.

La fille de Bruno ?

Ses yeux immenses et obscurs étaient encadrés de cheveux noir de jais, qui tombaient sur ses épaules comme une cascade sombre et brillante.

Une gosse. Bolan avait honte d'être nu sous son regard.

Il fit un effort surhumain, tendit la main près de ses cuisses, sentit la serviette posée sur son ventre.

Bon, bon. Rien à craindre. Pourquoi avait-elle l'air si inquiète ?

Elle lui posa une question. Sa voix était comme une symphonie.

— Comment vous sentez-vous ?

Il essaya une seconde fois de parler, abandonna, parvint à sourire à la fille, se demanda s'il ne grimaçait pas comme un clown.

— Bruno vous a retrouvé dans le ruisseau. Nous avons pansé vos blessures et donné un calmant. Pouvez-vous me dire comment vous vous sentez ?

La réalité lui revint comme une nausée. Il s'appuya sur un coude, voulut se dresser. La fille le repoussa avec une douce fermeté, et lui dit :

— Restez tranquille.

Il parvint à mouvoir sa langue pour parler, mais sa voix lui parut ridicule.

— Non, je ne peux pas. Dangereux, dangereux pour vous.

Elle essaya de le calmer. Le grand type s'approcha, lui posa une immense main sur le front.

Il voulait pourtant les prévenir que leur vie était en danger tant qu'il serait là, couché dans le foin, mais il avait l'impression de parler du fond d'un puits qui se refermait sur lui. Ce fut son dernier instant de lucidité ce jour-là.

Lorsqu'il revint de nouveau à lui, il découvrit qu'il était couché dans un lit, allongé entre des draps propres. Il avait l'impression d'avoir été jeté d'un avion et recueilli par les nuages.

La fille était assise près de la fenêtre, le soleil tombait sur ses cheveux, et elle écrivait sur un grand cahier qu'elle avait posé sur ses genoux.

Elle était ravissante.

Il la regarda longuement. Elle leva enfin les yeux, sursauta. De nouveau Bolan fut surpris par la profondeur de son regard noir.

C'était peut-être le puits dans lequel il avait sombré.

Ne sachant pas très bien ce qu'il convenait de dire, il lui demanda :

— Depuis combien de temps est-ce que je suis ici ?

— Deux jours, murmura doucement la fille.

— Où sommes-nous ?

— Comment ?

— Où suis-je ?

— Dans… dans ma chambre. C'est notre ferme, mon frère et moi. Nous élevons des poulets. C'est près de Manalapan.

— Manalapan ?

— Une petite ville sur la route 33 au centre de l'État.

— Proche de Perrineville ?

— Pas loin, une quinzaine de kilomètres. Nous sommes à peu près entre Philadelphie et New York.

Bolan gémit doucement, parvint à s'asseoir dans le lit.

— Un ange gardien doit vous protéger, annonça-t-il à la fille. C'est trop près.

Il posa un pied sur le plancher, se sentit dégringoler vers le chevet du lit.

Il n'avait même pas eu le temps de la voir quitter sa chaise, mais subitement la fille se trouvait près de lui, lui soutenant les épaules, le repoussant sur les oreillers.

— Ne recommencez pas, fit-elle d'une voix sèche. Vous n'êtes pas si fort que cela, monsieur Bolan.

Il la regarda vivement. Elle le toisa un moment puis lui dit d'une voix sans réplique :

— Oui, nous sommes au courant. Depuis deux jours on ne fait que parler de vous à la radio et à la télévision. Bruno a retiré la balle de vos côtes et nous avons soigné les blessures. Le reste dépend de vous. Si vous vous levez, vous vous déchirerez de nouveau et vous recommencerez à saigner. Avez-vous faim ? Pourriez-vous manger quelque chose ?

— Je mangerais un bœuf si cela me permettait de partir d'ici, marmonna Bolan.

— Voilà ce que j'appelle la gratitude, répondit la fille.

— Écoutez-moi, petite, votre seule récompense sera de vous faire trouer la peau si l'on me retrouve ici. Vous ne pouvez pas savoir…

— Si c'est de ces truands que vous parlez, il sont déjà venus. Deux fois. Nous vous avons couché dans le poulailler hier soir.

— Ils reviendront, fit Bolan. Ces types n'abandonnent jamais. Allez, cherchez-moi mes vêtements. Je vais essayer de me remettre les idées en place.

La fille quitta la chambre. Un instant plus tard, il l'entendit dehors appeler son frère.

Bolan essaya encore une fois la position assise, les pieds posés sur le plancher, parvint à rester assis, s'examina.

Le type avait fait du bon travail sur son torse. Il n'avait presque pas mal, et il n'y avait pas d'infection. Il l'avait recousu avec du fil en nylon. Bolan sourit brièvement, leva la jambe pour l'examiner à son tour.

Enflammée et gonflée, douloureuse. Quinze kilomètres de marche dans un ruisseau et à travers champs n'avaient rien fait pour l'arranger. La blessure était recouverte d'un pansement malodorant. Bolan le retira, regarda de plus près en espérant que Bruno l'avait bien nettoyé avant de le recoudre. Il s'examinait toujours lorsque Bruno entra.

Il n'était pas aussi vieux qu'il en avait l'air. Il avait l'air d'avoir cinquante ans.

S'il était bien le frère de la petite, il devait avoir moins de quarante ans, en tout cas, pas davantage.

Il s'arrêta près de la porte, masse gigantesque qui obstruait le passage, et contempla Bolan d'un regard inquiet.

Bolan lui adressa un regard dur.

— Vous êtes habile médecin, Bruno. Merci. Passez-moi mon pantalon.

— Vous ne me reconnaissez pas, n'est-ce pas ? demanda doucement Bruno.

Bolan le regarda de plus près puis demanda :

— Le devrais-je ?

— Non, je ne pense pas. Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois et vous étiez pressé cette fois-là aussi.

Intrigué, Bolan sourit légèrement.

— Dien Huc, expliqua Bruno. L'infirmerie mobile. J'étais de service lorsque vous êtes arrivé avec tous ces gosses. Vous vous souvenez, les gosses de…

— C'est un petit monde, Bruno, fit Bolan en l'interrompant sèchement. C'était le Q. G. du docteur Brantzen.

— Exact. J'étais l'un de ses assistants pour la chirurgie.

— Et maintenant vous élevez des poulets.

— C'est ça, maintenant j'élève des poulets.

— Brantzen est mort. J'ai réussi à le faire tuer. Je vous ferai tuer aussi, Bruno. Vous et cette jolie gosse. Maintenant, donnez-moi mon pantalon et montrez-moi la direction de la côte.

— Pas question, rétorqua l'autre. Vous n'y arriverez jamais. Pas avec cette jambe. D'ailleurs, vous pourriez encore la perdre.

— C'est grave ?

— Suffisamment. Les chairs s'en remettront si vous leur en donnez l'occasion et si la gangrène ne s'en mêle pas. Je vous ai

administré des antibiotiques.

Bruno sourit brusquement puis :

— Ceux que je donne à mes poulets. J'espère que vous ne commencerez pas à faire le chant du coq. Non, vous vous en remettrez.

— Mais ma jambe ?

— Si vous vous en servez trop tôt, vous la perdrez. Il faut au moins vous reposer quelques jours.

— Je ne le peux pas, Bruno, dit Bolan. Vous le savez bien. Ces types, vous savez qui ils sont, ce qu'ils sont. Ils ne se contenteront pas de me supprimer seul, ils vous tueront et la fille aussi.

La fille entra dans la chambre à cet instant.

— Je ne suis pas une fille, pas une gosse. Je m'appelle Sara, sans *h,* et je ne suis pas une gosse.

— Non, c'est vrai, annonça Bruno d'une voix égale. Son mari est mort au Viêt Nam.

Bolan se souvint que les guerres faisaient souvent de très jeunes veuves, mais c'était ridicule, elle ne pouvait pas avoir plus de seize ans.

Elle comprit son regard ébahi et répéta :

— Je ne suis pas une enfant. De plus, nous ne vous avons pas retiré du ruisseau pour faire de vous un infirme ou un amputé, alors remettez-vous au lit.

Bolan la dévisagea d'un regard furieux puis se tourna vers le type et demanda enfin :

— Pour combien de temps ? Et combien de temps croyez-vous que vont mettre ces assassins à se rendre compte de ce qui se passe sous leur nez. Deux ex-GI, le premier blessé, l'autre un ancien infirmier qui, par le plus grand des hasards, habite dans la région où le premier a été vu…

— Je crois qu'il leur faudra quelques jours, répondit sérieusement Bruno.

Il écarta les mains, haussa légèrement les épaules.

— Après tout, quel choix avons-nous ?

Quel choix ? Bolan connaissait la réponse. Sa tête commençait à tourbillonner, un voile descendait sur ses yeux, un vertige l'emportait, sa jambe le torturait et la nausée l'envahissait par vagues successives.

— OK, fit-il d'une voix faible.

Il se rallongea, ferma les yeux, se remit à broyer du noir, imagina la petite ferme démolie, les propriétaires massacrés.

Il pensa à doc Brantzen qui avait été le premier à périr à cause de l'Exécuteur, mais qui ne serait en aucun cas le dernier.

CHAPITRE III

C'étaient de braves gens, Sara et son frère, et Bolan apprit à les connaître au cours des quarante-huit heures qui suivirent, tandis qu'on le soignait et le nourrissait.

Tous deux avaient apparemment renoncé à la vie active.

Sara avait eu vingt-deux ans quelques semaines auparavant, mais aux yeux de Bolan elle semblait toujours n'en avoir que seize. Ce n'était qu'une apparence, car Sara Henderson était, en fait, une vieille dame qui attendait patiemment la fin de sa vie, et qui essayait de se rendre utile en attendant cette fin.

Elle avait épousé David Henderson à l'âge de dix-neuf ans. Deux semaines plus tard, David l'avait embrassée et puis était parti à la guerre. Il n'y survécut pas. Sara revint à la ferme et regarda son père mourir lentement d'un cancer. Sa mère était déjà morte depuis plusieurs années.

Venant de Roumanie, les parents Tassily étaient arrivés aux États-Unis juste à temps pour profiter de la grande crise de 1929. Ils n'avaient eu d'autre enfant que Sara et Bruno et n'avaient pas de parents aux États-Unis. Maintenant il ne restait des Tassily que le frère et la sœur.

Sara dirigea l'élevage jusqu'au retour de son frère qui revint du Viêt Nam en homme brisé ; sain de corps, mais l'esprit torturé.

Bruno avait coupé trop de bras et de jambes dans les infirmeries de fortune, trop vu de jeunes hommes désespérés. Il avait vécu la sauvagerie de la guerre, l'inhumanité débordante, la mort constante et inutile, les souffrances impensables. Il était parti au Vietnam objecteur de conscience, il en était revenu athée et considérablement amoindri.

C'étaient ces gens-là qui mettaient leur vie en jeu pour sauver Bolan. En quelque sorte et sans jamais le dire, ils donnaient l'impression d'expier par cette attitude des fautes imaginaires qu'ils devaient racheter à tout prix.

Bolan éprouvait à leur égard une immense gratitude, mais était consterné par cette espèce d'insinuation muette de culpabilité.

Profitant d'un moment pendant lequel il se trouvait seul à seul avec Bruno, il avait dit au grand Roumain :

— Tu sais, la vie est comme une immense horloge. Il n'y a pas que des *tics,* il doit aussi y avoir les *tacs*.

Il avait aussi dit à Sara au cours d'une de ces nuits interminables :

— Quand je dors, je rêve. Et pendant ces rêves, j'ai l'impression de vivre plus intensément qu'à aucun autre moment. C'est paradoxal, n'est-ce pas, comme la vie ? Toutes les peines portent en elles la semence d'une grande joie, et les meilleurs instants de la vie annoncent en général un mauvais passage. Pourtant, on ne peut pas se fixer éternellement tout en haut ou tout en bas, vous savez. On vit quelque part au centre et on effectue des remontées puis des descentes. Si l'on essaie de se fixer dans les extrêmes, que cela soit d'un côté ou de l'autre, on renonce à la vie.

Bolan n'avait rien d'un prédicateur. Il ne savait même pas très bien si ses idées paraissaient sensées, mais il pensait ce qu'il disait et, chaque fois qu'il en avait l'occasion, il essayait de placer quelques mots.

C'est un peu comme si Dieu avait envoyé Bolan chez les Tassily. Il s'améliorait de jour en jour, et eux aussi.

Dès le troisième jour, Bruno était devenu un peu plus bavard, il avait cessé de se ronger les sangs en silence et il lui arrivait même de rire et de faire des plaisanteries.

Sara avait pris conscience de Mack Bolan, l'homme. Elle s'était mise à faire des effets de coiffure, à se maquiller discrètement, et elle avait abandonné ses jeans en faveur de jolies petites robes imprimées qu'elle façonnait la nuit sur sa machine à coudre tandis que Bolan dormait.

Aussi, le troisième jour, Bruno monta dans sa camionnette et partit à Manhattan faire une course pour son hôte. Il se mit en route à l'aube et promit de rentrer avant la tombée de la nuit.

— Sinon, dites une prière pour le gros Roumain, avait-il lancé de la camionnette.

Bolan n'était pas inquiet outre mesure pour Bruno qui emmenait souvent sa production au marché. Son départ en ville ne provoquerait aucune réaction, même si la ferme était sous surveillance. Il avait envoyé Bruno chez un ami sûr.

Bolan s'était réinstallé dans le grenier du poulailler qui, à présent, résonnait avec les cris de milliers de poussins. Il avait emmené son

mini arsenal, le Beretta vide, l'Auto-Mag presque vide et le revolver du Talifero dans lequel il restait trois balles.

Bruno avait aménagé une couchette au fond du grenier et posé trois édredons sur un tapis de foin propre. C'était très confortable. Il y avait un petit garde-manger rempli d'œufs durs et de fromage. De plus, Sara montait toutes les deux ou trois heures pour lui apporter un repas chaud. Ses médicaments étaient à portée de la main.

Dès le départ de Bruno pour Manhattan, Sara était montée dans le grenier, munie d'un mètre, d'un carnet et d'un crayon.

— C'est pour quoi, ça ? gronda Bolan.

— Pour voir comment vous êtes fait, répondit la jeune femme avec un regard brillant et amusé.

Elle avait pris toutes ses mensurations en un clin d'œil.

Mais pendant cet instant leurs regards s'étaient croisés plusieurs fois et une espèce d'intimité trouble s'était emparée d'eux.

Elle était repartie sans aucune explication, mais était revenue vers dix heures avec la copie exacte de la combinaison de combat noire que portait habituellement Bolan. Elle avait confectionné l'ensemble avec toutes les poches au bon emplacement.

Bolan n'en revenait pas.

— Comment avez-vous fait ? fit-il, incrédule.

— Oh, c'était assez facile, répondit Sara d'une voix qui révélait une fierté justifiée, mais qu'elle essayait de cacher. Regardez.

Elle lui tendit une feuille de papier. C'était une page du cahier de dessin que Bolan lui avait souvent vu. Elle l'avait dessiné, sans doute pendant qu'il dormait et qu'elle le veillait, mais elle l'avait imaginé en tenue de combat, y compris les ceinturons à munitions et les armes et elle avait réussi à trouver une attitude de grand félin, aussi bien pour la position du corps que pour l'expression cruelle du visage. Il y avait pourtant une qualité spéciale qui émanait du dessin, une sorte d'aura de croisé.

— C'est comme cela que vous me voyez ? demanda doucement Bolan.

— Oui, répondit-elle sur le même ton intime.

— De quelle manière avez-vous su comment était ma combinaison ?

— Je l'ai vue dessinée cent fois par la police, dans les journaux, à la télé.

— Je vois.
— Essayez-la.
— Plus tard, soupira-t-il.
— Je vous ai déjà vu, je ne rougirai pas.
— Plus tard, répéta Bolan.
— Mack Bolan, vous êtes un prude incorrigible.

Elle se pencha au-dessus de lui, tira le drap d'un geste brusque jusqu'à ses pieds, le replia.

L'éternel recommencement, pensa Bolan.

Seulement maintenant il n'avait même pas de serviette pour se dissimuler. Pourtant, le moment n'était pas celui de la modestie.

Sara retirait sa robe, la repliait avec le même soin qu'elle avait rangé le drap au pied du lit. Elle la posa sur la caisse dont Bolan se servait comme table de chevet puis s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil dans la cour ensoleillée.

— Vous croyez vraiment que le moment est bien choisi ? demanda Bolan en se sentant passablement ridicule.

— Je ne sais pas si vous êtes prêt, mais moi, je le suis, fît-elle en se retournant avec un sourire radieux.

— Eh bien…

Elle dégrafa son soutien-gorge, revint près de la couchette.

Curieux, se dit Bolan, comme les vêtements donnent parfois une fausse impression. Elle avait l'air si menue habillée, mais, en fait, elle était admirablement faite. De petits seins, hauts et fermes, une peau satinée qui semblait contenir sa propre source lumineuse, qui rayonnait de l'intérieur.

Elle posa le soutien-gorge sur la robe, glissa les pouces sous l'élastique de son slip puis se tint immobile devant lui, le fixant avec ses grands yeux limpides.

Elle paraissait figée sur place, mais le slip descendit lentement sur ses hanches, son ventre et ses cuisses, et elle ressembla subitement à une statue vivante.

Bolan vit alors que ses mains tremblaient et il en prit une dans la sienne.

— Es-tu certaine ? Tu n'auras plus l'occasion d'y réfléchir dans quelques instants.

— Tu ne me facilites pas la tâche, fit-elle, la voix troublée. Je m'étais pourtant préparée pour cet instant, je l'avais répété

suffisamment de fois. Je… J'avais tout imaginé, ce que je dirais, ce que tu me répondrais… Mais tu ne fais rien de ce que j'avais prévu.

— Il n'y a pas besoin de répéter, Sara, si c'est vraiment ce que tu désires.

— Oh, mon Dieu, oui ! s'écria-t-elle en fondant brusquement en larmes.

Elle tomba près de lui, le visage dans les mains, donnant libre cours à ses larmes. Il l'attira sur la couchette, lui fit une place, la consola de la voix et des gestes, la rassura. Sans tarder elle commença à réagir entre ses bras, devint femme, et ils se prirent l'un dans l'autre pour s'aimer et se consoler.

Quelque temps après, Bolan remarqua d'une voix pleine d'admiration :

— Sara… Tu avais raison, tu n'as rien d'une gosse.

*

* *

Ils restèrent un long moment dans les bras l'un de l'autre et se dirent les mille choses qu'un homme et une femme se disent après l'amour, des choses graves, des choses futiles, puis, s'étant lassés des mots, ils restèrent allongés en silence et en parfaite communion.

Plus tard Bolan endossa la combinaison puis un second silence apaisant s'empara d'eux.

En début d'après-midi Bolan s'endormit profondément. Il n'avait pas trouvé de pareil repos depuis plusieurs semaines et il ne se rendit pas compte que Sara quittait sa couche.

Il s'éveilla en sursaut, seul, vit à travers la fenêtre le soleil bas dans le ciel, ressentit une peur instinctive et animale.

Il y avait eu un cri au-dehors – un cri de femme ou quelque chose qui l'avait troublé dans son sommeil, mais qui ne l'en avait pas tiré immédiatement.

Il saisit l'Auto-Mag, s'approcha de la fenêtre, regarda en bas dans la cour, normalement si paisible.

Mais ce qu'il y vit provoqua en lui une subite coulée d'adrénaline et des réactions de tueur.

Une voiture qui lui était inconnue était garée dans l'allée près de la maison. Deux types vêtus de complets de soie se tenaient à côté de la voiture. L'un d'eux tenait ouverte la portière tandis que le second s'efforçait de faire monter dans le véhicule Sara Henderson.

C'était typiquement la sorte de situation de combat qui ne donne guère le temps de réfléchir, de prévoir, de calculer.

L'instinct seul fit lever l'Auto-Mag, briser la vitre fine, aligner l'énorme canon et projeter la mort à travers les vingt mètres qui séparaient Bolan des soldats.

La balle frôla le visage aimé qu'il avait si tendrement embrassé peu de temps auparavant, s'écrasa entre une paire d'yeux affolés. Sara lui dit plus tard que l'impact avait provoqué un bruit de succion.

Tandis que la première balle achevait ses dégâts, l'imposant pistolet rugissait une seconde fois et le type qui tenait la portière sentit exploser son cou. Les deux hommes moururent presque simultanément.

Sara tomba à genoux. Elle se trouvait encore dans cette position, entourée de sang et de particules de chair, les mains posées sur les cuisses, la gorge emplie de sons inintelligibles, lorsque Bolan sortit dans la cour.

Elle s'était déjà calmée un peu lorsqu'il arriva près d'elle, mais elle ne fit rien pour se relever d'entre les deux cadavres et ses premiers mots furent :

— Oh, mon Dieu, non Mack… Tu n'aurais jamais dû… Maintenant ils savent que tu es là !

Il la fit se relever, l'entraîna vers la maison et répondit :

— Ça ne leur a pas porté chance !

CHAPITRE IV

Il lui versa un verre de cognac, nettoya son chemisier éclaboussé de sang avec une éponge mouillée, écouta attentivement son récit.

Les deux mafiosi étaient entrés sans crier gare ; c'était la troisième fois qu'ils venaient en moins d'une semaine. Ils avaient fouillé le linge sale, compté les brosses à dents dans la salle de bains et vidé les boîtes à ordures.

Le plus jeune avait été envoyé examiner les dépendances, mais, dit Sara, il s'était contenté d'une promenade assez brève dans la cour pendant laquelle il avait jeté des coups d'œil par les portes déjà ouvertes.

Le plus grand avait commencé à brutaliser Sara et à vouloir lui faire peur en la menaçant des dangers encourus à protéger un hors-la-loi.

Ils avaient essayé de se faire passer pour des détectives.

C'est ce qui avait perdu Sara.

Elle les avait rondement injuriés puis traités de petits truands minables.

Les mafiosi avaient dû penser qu'elle y allait un peu fort, car ils s'étaient décidés à l'emmener « au poste » pour lui poser quelques questions. C'est à ce moment que Bolan était intervenu.

Grâce à Dieu. La plupart du temps les gens ne revenaient pas d'un interrogatoire « au poste ».

— Le grand type, dit Bolan à Sara, c'était lui le chef ?

— Heu... Oui.

— Tu connais son nom ? L'autre ne l'a jamais dit ?

— Hugger. Il l'a appelé Hugger.

Bolan sourit brièvement.

— Très bien. Allons-y pour la voix. Comment était-elle ? Comme ça ? Comme ça ?

Il essaya sur tous les tons d'imiter le défunt Talifero, et Sara le fit arrêter à mi-gamme.

— Voilà, fit Bolan. Maintenant, fais bien attention, c'est important. Comment était son ton ? Parlait-il comme ça ?

Il imita une voix nasillarde, ensuite une voix grave, cassée et rauque.

— Ou comme ça ?

Sara secoua la tête, fascinée par la performance extraordinaire de Bolan. Il trouva enfin le ton recherché puis se mit à chercher l'accent et la diction du personnage.

Il parlait avec les lèvres raides, le menton en avant, la mâchoire serrée lorsqu'elle agita la tête, chuchota :

— C'est lui !

— Pas tout à fait, pourtant, annonça Bolan de la même voix. Pas exactement, hein, cocotte ? Y'a pas de personnalité dans cette voix-ci, hein. Faudrait en mettre, non ? Je veux dire…

— Un peu plus geignard, suggéra-t-elle d'une voix excitée. Pas trop, mais… comme s'il était tout le temps frustré et fâché, mais se tenait sous contrôle.

— D'accord, d'accord, ma poupée. Dis, cocotte, qu'est-ce qu'il te faut, hein ? Que j'te balance quelques coups de latte ? C'est de ça que t'as envie ?

Sara frissonna, baissa les yeux.

— Arrête, c'est trop près de la vérité.

Bolan se dit que son imitation n'était qu'une approximation de la voix réelle de Hugger, mais que la plupart des gens ne faisait pas vraiment attention aux intonations des autres de toute façon. Ils reconnaissaient un tic, une imperfection vocale. C'était le manque d'observation des autres qui permettait à Bolan de mener à bien ses mascarades.

— Mais pourquoi veux-tu ?… lui demanda-t-elle.

— Viens, tu verras.

Ils ressortirent, s'approchèrent de la voiture abandonnée. Sara ignora volontairement les deux cadavres à ses pieds. Bolan se pencha à l'intérieur du véhicule, en ressortit muni d'un microphone.

Il lui sourit, composa la voix factice, prit le faciès de Hugger, brancha le micro.

— Hé ! Réveillez-vous, bande de naves !

Une voix lui répondit immédiatement par le biais d'un haut-parleur accroché sous le tableau de bord.

— Qui c'est ?

— C’est le Petit Chaperon rouge qui trottine gaiement à travers les bois, rétorqua Bolan d’une voix désagréable. Qui crois-tu que ce soit ?

— C’est toi, Hugger ? T’as quelque chose ?

Bolan sourit à Sara puis la salua avant de répondre :

— Des crampes ! J’en ai marre d’attendre pour rien.

— OK, OK, c’est la même chose partout. Le chef dit qu’il faut aller au prochain poste. Non, attends. Ne quitte pas !

Bolan se tourna vers Sara, lui dit de sa voix normale :

— J’en ai peut-être trop fait.

Mais la voix de son interlocuteur revint quelques instants plus tard.

— Hugger ? On vient de recevoir un message d’une autre voiture. Le fermier rentre, il vient de quitter l’autoroute à Hightstown. On veut que tu restes sur place pour le surveiller.

— Pour quoi faire ? grinça Hugger-Bolan. J’en ai rien à foutre de la merde de poule qu’il trimbale dans sa caisse !

— Le chef dit qu’il faut le surveiller à l’aller et au retour, Hugger.

Bolan grimaça un sourire sinistre, répondit :

— OK, OK, mais je l’examinerai au passage. La nuit va commencer à tomber. J’veux pas me retrouver par ici dans le noir avec les équipes de nuit en liberté.

— Bien sûr. Ne prends pas de risques, Hugger.

L’autre coupa la communication avec cette suggestion ironique.

Bolan souriait froidement en remettant le micro en place dans la voiture. Il prit les clefs de contact, ouvrit le coffre. La fille le suivit à l’arrière de la voiture, intriguée par ce qu’elle venait d’entendre.

— Ça sert à quoi de faire ça ? demanda-t-elle.

— À brouiller les pistes, répondit Bolan. Lorsque les autres verront que leurs petits copains ne reviennent pas, il vont se mettre à les chercher. Maintenant ils ne les chercheront pas ici.

— Non, fit Sara d’une voix sourde.

Elle s’écarta pour le laisser ranger les cadavres sanguinolents dans le coffre à bagages et nettoyer les flaques dans l’allée. Dès qu’il eut fini, il claqua le coffre, monta dans la voiture et la rangea derrière la grange.

En revenant à la maison, il se sentit plus léger, plus vif, plus fort, et comprit que sa forme de combattant lui était revenue.

Il était guéri et prêt à affronter l'ennemi.

Presque prêt.

Sara se tenait là où il l'avait laissée.

— Et maintenant, monsieur Bolan ? lui demanda-t-elle d'une petite voix.

— Nous attendons le fermier, répondit doucement Bolan. Et le précieux fret qu'il ramène de Manhattan.

*

* *

Le soleil disparaissait dans les nuages rouges qui cernaient l'horizon lorsque Bruno Tassily arriva dans la cour au volant de sa camionnette.

Sara se précipita dans ses bras, versa quelques larmes en l'accueillant puis courut jusqu'à la maison où elle s'isola un moment.

Après une poignée de main chaleureuse, Bolan demanda au grand Roumain :

— Ça s'est bien passé ?

— Exactement comme prévu, sergent, fit l'autre avec un sourire las. Les objets sont rangés avec les outils.

— Tu as tout obtenu ?

— Ouais. Heu... Ce Meyer... Tu ne me l'avais pas dit, je ne savais pas qu'il était amputé des deux jambes. Mais, dis donc, il se...

— Il se débrouille bien, n'est-ce pas ? demanda doucement Bolan.

— Comme un chef, oui. Au fait, il m'a donné un message pour toi. Il dit qu'il y a une amélioration dans son chiffre d'affaires depuis quelques jours. Il a vendu des armes à des types qu'il ne connaissait même pas de nom. Il a dit qu'on s'était passé le mot et qu'on recrute même dans la rue. Il m'a dit qu'il n'avait jamais vendu autant de revolvers de sa vie.

Bolan souriait amèrement.

— Des flingues pour le New Jersey, hein ?

— C'était l'impression qu'avait Meyer. Il pense qu'on forme une véritable armée dans le coin. Et puis j'ai parlé à ton autre ami. Il m'a dit... Attends, rentrons, j'ai tout écrit sur un bout de papier.

Mais ils se dirigèrent d'abord vers l'arrière de la camionnette. Bruno ouvrit le compartiment à outils puis fixa subitement Bolan, remarquant pour la première fois la combinaison de combat noire.

— D'où est-ce que ça vient, ça ?

— Sara l’a faite, dit Bolan. C’est une drôle de fille.

— C’est le moins qu’on puisse en dire, ajouta Bruno. Sara a des dons qu’elle ne soupçonne même pas.

Bolan aurait pu dire au grand Roumain que sa petite sœur en avait découvert quelques-uns au cours de l’après-midi, mais il dit seulement :

— Y’a eu un petit problème ici, Bruno. Ça a dû être assez dur pour Sara. J’ai dû tuer deux types qui commençaient à la malmener. Ils sont derrière la grange dans leur voiture. Je les déplacerai dès qu’il fera nuit.

Le grand type cligna les yeux, se mit à sortir les outils de leur caisse. Enfin il dégagea sa cargaison et commença à tendre à Bolan des outils d’une autre espèce. Celui-ci examina pièce par pièce son nouvel arsenal en émettant des grognements de satisfaction.

Il leur fallut dix minutes pour tout ranger dans le grenier. Lorsqu’ils entrèrent dans la maison, Sara avait fait du café et les attendait, assise à la petite table près de la fenêtre, ce qui permettait à Bolan d’observer la route devant la ferme.

Bolan demanda alors à Bruno de lui donner le message et le Roumain tira de sa poche un vieux carnet qu’il commença à feuilleter tandis que l’homme en noir remplissait lentement le chargeur de l’Auto-Mag de grosses douilles 44 Magnum.

— Voilà, annonça enfin Bruno. Tu ne pourras jamais déchiffrer mon écriture, vaut mieux que je te le lise.

Le message venait de Léo Turrin, l’allié secret de Bolan depuis le commencement, ou presque, de son conflit avec la Mafia. Turrin était un *sotto-capo* dans le Massachusetts, mais il était aussi un agent secret du F. B. I. Bolan rendait des services à Turrin et Turrin les lui rendait bien, risquant sa peau chaque fois. Bolan avait l’impression qu’il ne s’était passé que deux ou trois jours depuis leur coopération à Philadelphie puis à New York où Léo lui avait sauvé la vie et donné des renseignements vitaux sur l’Organisation à Agrigento en Sicile.

Hésitant de-ci, de-là, Bruno parvint à déchiffrer les notes prises lors de sa conversation au téléphone avec Léo Turrin.

— Il a dit que tu dois te planquer, te faire tout petit, arrêter même de respirer. Des U. S. Marshall et la police d’État surveillent toutes les routes et tous les systèmes de transport. Ah, oui, il dit aussi qu’il faut éviter les villes comme la peste, surtout Jersey City et Newark. Des équipes arrivent surtout du nord-est pour boucher toutes les

sorties du New Jersey. Ils sont sur tes traces et ils savent que tu es blessé. Ils arrivent pour le coup de grâce. Il a dit que s'il fallait que tu te déplaces, que tu ailles vers la côte, du côté de Long Beach, d'Asbury Park. Mais que tu aurais à te tenir sur tes gardes à chaque instant. Heu… Marinello… C'est ça ? Heu… Marinello a pris le commandement personnellement. Il t'en veut énormément pour ce que tu as fait à Philadelphie puis en Sicile.

Le Roumain fixa Bolan.

— Qui est ce, Marinello ?

— M. Mafia lui-même. Le chef de tous les chefs.

Bruno frissonna, but une gorgée de café, reprit sa lecture.

— Il dispose de postes de commandement mobiles dans toute la région. Tous sont équipés de la radio et ses meilleurs éléments dirigent les opérations. Mike… Mike Talifero se trouve aussi dans le New Jersey à la tête d'une équipe de tueurs ; il a juré de t'avoir ou de ne plus jamais se montrer en public.

Bolan se mit à rire. Son gloussement cynique et dépourvu d'humour glaça Sara qui ferma momentanément les yeux.

— Il te dit bravo pour ton travail à Philadelphie. La famille Angeletti s'est complètement désagrégée. Ils sont à couteaux tirés ou ont quitté l'État. Mais il dit qu'il faut à tout prix éviter Philadelphie en ce moment, parce que les fédéraux te cherchent dans ce coin-là.

Bolan alluma une cigarette, souffla doucement la fumée.

— Puis il m'a bien recommandé de te dire ce qui est arrivé à Frank Le Gosse. Qui est Frank Le Gosse, sergent ?

— L'héritier du vieil Angeletti, expliqua Bolan.

— Plus maintenant. Voilà ce qu'a dit ton ami. Dites bien au sergent que Frank Le Gosse a été exécuté moins d'une heure après son arrivée à New York. Il y est arrivé avec la mauvaise tête.

Bruno leva les yeux, fixa Bolan d'un air étonné.

— La mauvaise tête ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Il croyait avoir la mienne, répondit calmement Bolan.

— Ah !

Sara se leva, s'excusa puis quitta la pièce.

Bruno feuilleta les pages suivantes.

— C'est tout, conclut-il.

— Merci, Bruno, dit Bolan. Tu es un drôle de type.

— Tu parles, fit le Roumain à voix basse. Dis, quelle sorte d'homme es-tu ? Tu ne comprends donc pas ce que je viens de te dire ?

— Si.

— Tu n'as pas une chance. Pas une chance sur un million de t'en tirer.

— Je m'en arrangerai, Bruno.

— Je… Je ne sais pas, peut-être…

Bolan soupira, donna une tape amicale sur l'épaule de Bruno et partit à la recherche de Sara.

Elle était sous le porche, les bras croisés, fixait l'allée où elle avait vu deux hommes tomber morts devant elle.

Il s'approcha d'elle par-derrière, glissa les bras autour d'elle.

— Ne t'en fais pas, dit-il doucement dans son oreille.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle d'une petite voix. Ce n'était pas un message, c'était un arrêt de mort.

— Ce n'était pas le premier. Je suis pourtant toujours là.

— Que tu dis.

La voix de Bolan revêtit une nuance d'humour.

— Ce n'est pas ce que tu disais cet après-midi.

Elle pleurait tout doucement en silence, comme si elle était dépourvue de sentiment tangible.

— Ne meurs pas, Mack, fît-elle. Remonte dans le grenier, nous te protégerons.

— Ce n'est pas possible. Chaque heure qui passe, cinquante types de plus arrivent dans la région. Il faudra leur faire face tôt ou tard.

— Ce n'est pas obligatoire…

— Si. Tu as parlé d'un arrêt de mort. J'ai été condamné il y a très longtemps, Sara. La seule façon que je possède de reculer l'échéance consiste à les combattre. Dès que j'essayerai d'esquiver, je serai un homme mort. Et puis…

— Oui ? fit-elle. Vas-y, dis ce que tu penses. Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Tu meurs d'envie de foncer dans la mêlée, de te battre avec eux, de les tuer jusqu'au dernier, de…

— Prie pour moi, Sara, demanda doucement Bolan.

— Oh !… Mon Dieu…

Elle se retourna, se jeta dans ses bras.

Et Bolan pensa que Dieu pourrait peut-être lui venir en aide à lui aussi. Ce ne serait pas de trop…

CHAPITRE V

Il était vêtu et harnaché.

La combinaison noire que lui avait faite Sara lui allait comme un gant, lui collait à la peau comme un second lui-même. Elle était faite d'un tissu solide, élastique, et même les poches ne saillaient pas.

Le Beretta était à sa place habituelle, sous l'aisselle gauche. L'Auto-Mag, rechargé, était rangé dans un holster spécial accroché à sa ceinture militaire.

Un P. M. aux dimensions réduites et dont la crosse pouvait se replier, pendait d'une courroie que Bolan avait suspendue à son cou, balançait doucement devant lui à hauteur du ventre.

Une multitude de munitions avait trouvé place dans ses poches ou dans les étuis de sa ceinture. Il y avait des grenades à fragmentation, des détonateurs, des incendiaires, des bombes fumigènes et quelques engins explosifs télécommandés.

Il y avait aussi des chargeurs pour les pistolets et le P. M., un meurtrier *stiletto* et plusieurs outils.

Bruno contempla le guerrier.

Tu dois porter une quarantaine de kilos, là.

— À peu près, acquiesça Bolan.

— Et ta jambe ?

— Elle me fait un peu mal. Mais ça ira.

— Fais gaffe, dit le Roumain. Ne te laisse pas…

Il s'interrompit, fit demi-tour, repartit vers la maison.

Bolan lui lança :

— Bruno. Tu es un drôle de gars.

Le Roumain s'arrêta un instant, mais ne se retourna pas.

— Merci. Toi aussi. Fais attention aux retours de la pendule, les *tacs* dont tu me parlais.

— Je ne ferai que ça, répondit Bolan avec un petit rire.

Bruno entra dans la maison, Bolan s'approcha de la voiture.

Il avait minutieusement rangé le reste de son arsenal sur la banquette arrière puis l'avait recouvert de sacs vides.

Les deux cadavres se trouvaient toujours dans le coffre.

Une ravissante jeune femme était assise à l'avant.

— Nous sommes prêts ? demanda-t-elle d'une voix nerveuse.
— Comment ça, *nous* ? grinça Bolan.
— Je peux courir aussi vite que toi.
— Mais je ne vais pas courir, Sara.
— Eh bien…
Bruno rejaillit de la maison à cet instant, tenant un gros ceinturon dans lequel Bolan avait placé les billets de la caisse de guerre.
— Sergent ! T'as oublié tes fonds !
Bolan prit la ceinture, la contempla un instant, la retendit à Bruno.
— Garde-la-moi, dit-il.
— Tu es fou ! Il y en a là-dedans pour plus de cent mille dollars…
— J'ai pris ce dont j'ai besoin pour l'instant. Si jamais je ne m'en tire pas… Eh bien, on ne peut pas l'emporter avec soi, hein, Bruno ?
— Dis, sergent, je ne peux pas…
— Mais si, dit brusquement l'Exécuteur d'une voix sans réplique.
Puis il tira la fille hors de la voiture, lui administra une petite claque amicale sur les fesses, lui annonça.
— Terminus, tout le monde descend.
— Oh, Mack, je…
Il l'interrompit avec un baiser, la serra contre lui malgré son accoutrement.
Lorsqu'ils finirent, Bruno était parti.
Ils se contemplèrent longuement. Ensuite Sara détourna le regard.
— Mack, fit-elle doucement. Je… Je penserai toujours à toi.
— Alors, souviens-toi de ce que je t'ai dit ce matin.
— Oui, promit-elle.
Il se glissa derrière le volant de la voiture, referma la portière.
— Dis, Sara… fit Bolan d'une voix douce. Comment est mort ton mari ?
— Je… Ils ont dit *tué au combat*.
— Alors il est mort plein de vie, répondit l'homme en noir. J'ai l'intention de finir comme lui, mais… Sara, tu es une femme extraordinaire ; promets-moi de ne pas te laisser aller, de ne pas vivre comme une morte.
— Je te le promets, chuchota la fille.

Elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, puis ajouta :

— Tes vêtements, ceux que tu portais en arrivant. Ils sont recousus, repassés. Je les ai accrochés près de la fenêtre de ma chambre.

— Je le sais. Merci.

Il lança le moteur, engagea la première et fila, laissant derrière lui fille, ferme et paix. Il ne se retourna pas.

Sara descendit l'allée en courant, s'arrêta – petite silhouette pathétique dans la demi-obscurité – regarda disparaître le faisceau des phares dans la nuit.

Elle remontait vers la maison lorsque la camionnette de Bruno fit le tour de la maison et accéléra dans l'allée près d'elle.

— Bruno ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que ?…

Mais la camionnette la dépassa, s'engagea sur la route qu'avait prise Bolan.

Inconsciemment, Sara se prit le visage dans les mains, resta clouée sur place tandis que des mots, des pensées filaient à travers son esprit.

Mourir en pleine vie… Ne pas vivre comme une morte… Se battre, lutter, mourir, mourir, mourir un million de fois… Mais quelle sorte de monde ?…

Souviens-toi de ce que je t'ai dit ce matin !

Souviens-toi, Sara, souviens-toi toujours…

Il lui avait dit :

— L'univers doit t'aimer, Sara, parce que tu es une femme. La femelle de chaque espèce est un univers à elle toute seule, une base de création. C'est une force positive, préservatrice, constructrice. Tu es la maille qui relie les générations, Sara. C'est à toi de sauvegarder ce que les hommes détruiraient… sans toi.

Elle avait compris ce qu'il avait voulu lui dire, même si Mack Bolan n'était qu'une machine à tuer. Il était davantage que cela, bien entendu. C'était un homme, un drôle d'homme.

Elle se redressa, remonta d'un pas sûr vers la maison.

Elle entra dans la pièce principale, alluma toutes les lampes, posa un disque sur le pick-up, prit son cahier à dessin et commença à dessiner ses toilettes d'été.

CHAPITRE VI

— Qu’est-ce que t’as, Hugger ?

— Une idée. Y’a un type qui campe au bord de la route 33 près du parc des attractions. Je n’ai pas envie d’y aller tout seul avec le gosse. Il a fait du feu et tout.

— Où ça, tu dis ?

— Dans un petit *cañon* sur un chemin qui borde le parc tout près de la nouvelle route.

— Il n’y a pas de petit *cañon* sur la carte par là-bas, Hugger.

— Eh ben, tu ferais mieux de regarder une autre fois ! Je te dis… Holà ! Attends une seconde ! Ouais ! C’est plus une idée, c’est lui, j’en suis sûr ! Envoie-moi des renforts tout de suite !

— Le chef te fait dire de rester sur place ! N’essaie rien à toi tout seul. On arrive !

Bolan grimaça un sourire, mais ce rictus ne symbolisait en rien la joie ou le bonheur, et coupa la radio. Il ne lui restait plus qu’à attendre, une occupation qu’il connaissait bien.

Il n’était pas parti à l’est en quittant la ferme des Tassily, mais s’était dirigé vers l’ouest et la ville de Trenton. Il avait trouvé un site près d’une petite ville qui s’appelait Mercerville, à côté d’un grand espace vide qui servait aux forains de passage.

Le futur champ de bataille n’était pas idéal, mais il avait voulu s’éloigner le plus possible de la partie est de l’État, pour attirer dans ce coin la meute, parce qu’il avait l’intention d’emprunter les routes à l’est plus tard dans la soirée.

Il avait déniché un bon coin pour ouvrir le feu ; un petit bois retiré, au milieu duquel il y avait un monticule découvert et une piste par laquelle il pouvait s’échapper après.

Il avait reconnu chaque mètre des environs à pied dans le noir puis il avait fait un petit feu de camp au beau milieu du terrain, déchargé sa macabre cargaison près du feu, placé la voiture sur la hauteur du monticule, ce qui lui permettait de surveiller la scène.

La cible se trouverait donc à une cinquantaine de mètres de son poste de combat, en contrebas ; une position intenable pour ceux qui seraient assez bêtes pour s’y placer.

Avant d'appeler ses victimes à la radio, il avait examiné la voie de secours, concluant qu'elle était praticable en voiture puis il était revenu près du feu pour préparer son embuscade.

Il mit en place des spots infrarouges, mesura certaines distances, installa trois mortiers antitank qu'il arma, déposa plusieurs grenades, vérifia ses armes personnelles puis brancha la radio pour alerter les requins.

D'où il se trouvait, les mortiers antitank feraient autant de dégâts qu'un bazooka et Bolan avait fait quelques projets au sujet de ses ennemis.

Il disposait aussi d'une nouvelle carabine, spécialement équipée par William Meyer, le trafiquant de Manhattan, pour les tirs de nuit.

En fait, Meyer était plus qu'un simple trafiquant ; c'était un grand blessé du Viêt Nam qui, comme Bolan, avait du génie pour les armes et savait les modifier suivant les spécifications qu'on lui donnait.

Victime à vie de la guerre, Meyer avait trouvé le moyen d'en vivre aisément ; c'est du moins ce qu'il avait dit à Bolan au cours de la guerre de New York. Meyer avait appris que les fabricants d'armes ne prenaient jamais parti pour une cause ou une autre, se contentaient de fournir aux participants les moyens de mettre le monde à feu et à sang.

Il avait insinué que Bolan faisait partie des imbéciles dont il parlait.

Bolan n'avait rien trouvé à redire, mais il n'empêchait qu'il faisait un sale boulot, un travail qui s'imposait, mais que personne ne voulait faire. Bolan, lui, voulait et pouvait le faire. Il faisait peut-être partie des imbéciles, mais il se trouvait néanmoins au sommet d'une petite colline du New Jersey balayée par le vent, pour faire son boulot et pour arrêter d'autres imbéciles qui, eux, n'avaient pas l'intention de sauvegarder une certaine forme de civilisation.

Enfin ils arrivèrent, impudents et imprudents comme des fauves démoniaques issus des entrailles de l'enfer, qui flairent le sang et qui se précipitent violemment vers leur gibier.

Deux voitures puis une troisième, enfin une espèce de roulotte, une maison mobile, conçue pour ceux qui aiment retrouver la nature sans trop manquer de confort, arrivèrent sur le chemin boisé qui menait à la clairière. Bolan sut alors ce que la Mafia utilisait comme P. C. ambulant.

Les truands aussi tenaient à leur confort. Même lorsqu'ils devaient accomplir une mission meurtrière.

Il les laissa venir, regarda les deux premiers véhicules bondir puis rebondir sur le chemin cahoteux, jaillir dans l'espace vide et le contourner chacun de leur côté pour s'immobiliser à l'autre extrémité. La troisième voiture contenait une équipe de soldats, elle passa dans la clairière, s'arrêta au bout de quelques mètres ; les portières s'ouvrirent, des hommes énergiques descendirent, arme au poing, s'espacèrent rapidement et en silence.

La caravane arriva tout de suite après, s'immobilisa en fin de chemin, tous phares allumés.

Un peu trop confiants, se dit Bolan.

Mais efficaces néanmoins. Il avait eu du mal à les compter et voir où ils s'étaient tous placés.

Il avait vu douze hommes, mais il devait y en avoir une bonne vingtaine sans compter ceux qui se trouvaient dans la caravane.

Les quatre véhicules avaient tous laissé leurs phares allumés et se replaçaient à présent pour illuminer toute la clairière.

Bolan sourit, leva le premier mortier antitank.

Il aligna la colonne de direction de la caravane dont tout l'avant n'était qu'une immense vitre, tandis qu'un cri s'élevait près du feu de camp :

— Hé ! Ils sont tous les deux là, morts !

— Mais où est leur voiture ? demanda une voix autoritaire par le biais d'un haut-parleur fixé sur le toit de la caravane.

Il y avait là-dedans un homme important.

— Laisse tomber, répondit la voix près du feu de camp avec des accents pessimistes. Le type s'est barré, il a dû leur prendre la voiture.

— Erreur, marmonna Bolan en caressant la détente de son engin. Le type n'est pas parti.

La petite fusée traversa la clairière, s'écrasa exactement là où Bolan avait visé, explosa bruyamment. L'avant de la caravane disparut dans un nuage violent de flammes, de verre brisé, de métal déchiqueté. Tous ceux qui se trouvaient dans les environs immédiats tombèrent sous une averse de déchets divers.

Bolan abandonna le tube vide, gagna un autre poste tandis que l'ennemi paniquait en contrebas. Des hurlements, des cris et des ordres se firent brusquement entendre après un bref silence.

Il leur envoya une grosse grenade qui tomba pour ainsi dire dans le feu de camp, puis une seconde qui atterrit sous le pare-chocs avant de la limousine des soldats. Le chaos commença.

— Éteignez ces phares, bon Dieu !

— Merde, merde, merde… au secours !

— Chef ! Chef ! Al est salement touché et je…

— En haut ! Le salaud est en haut…

Bolan vissa l'œil au télescope infrarouge de la carabine. La mâchoire serrée, les nerfs à fleur de peau, il ressentit le recul de la grosse pièce contre son épaule tandis qu'il tirait sur le premier homme qui trébucha maladroitement devant lui dans l'obscurité. D'autres suivirent, apparaissant un instant, catapultés hors du champ instantanément.

Il n'y avait plus aucun phare allumé dans la clairière, mais la scène de carnage était illuminée par les flammes des canons ennemis, les restes épars du feu de camp et les brasiers des deux premières voitures. Des ombres macabres jouaient et dansaient dans la zone du carnage.

La carabine de Bolan tonnait régulièrement et répondait aux aboiements saccadés des armes automatiques tenues par des mains tremblantes dans la nuit. Les spots infrarouges fonctionnaient parfaitement et donnaient à Bolan, à travers le télescope, une étrange et sinistre vision des formes humaines qu'il abattait. Des balles s'écrasèrent dans les arbres derrière lui, arrachèrent l'herbe à ses pieds, firent éclater des morceaux de pierre tout autour, mais la carabine continuait à sonner son glas terrifiant tandis que ses victimes poussaient des hurlements d'effroi et se demandaient comment on pouvait les voir, tout en invoquant leurs dieux païens qui les regardaient crever sans lever un doigt pour leur porter secours.

Au bout d'un moment Bolan éteignit les infrarouges, rangea ses armes, battit silencieusement en retraite.

Il s'arrêta dans une station-service au bord de la route 33, sortit de la voiture, tout en noir et harnaché de mort, suggéra aux deux pompistes éberlués d'alerter la police.

Ensuite il vira au nord, trouva la départementale qui reliait Mercerville à Edimburg, puis se lança rapidement en direction de l'océan.

Cela avait été l’enfer, mais pas tout à fait inutile… Et peut-être attirerait-il quelques soldats du mauvais côté…

Il sourit vaguement dans l’obscurité.

CHAPITRE VII

Il avait parcouru les petites routes secondaires, évitant soigneusement les grandes artères et les croisements importants, et son instinct l'avait conduit au-delà de la route à péage de Cranbury, jusqu'au sud de Prospect Fields d'où il espérait virer à l'est jusqu'à Freehold puis ensuite jusqu'à l'océan en passant par la ville de Neptune.

Cet itinéraire le mènerait à la côte à mi-chemin entre New York et Atlantic City, où il y avait une multitude de petites agglomérations à partir desquelles il pourrait de nouveau s'éclipser à l'insu de ses ennemis.

Il avait évité la police à deux reprises mais de justesse, et il avait deux fois remercié hâtivement le ciel.

S'affronter aux équipes de la Mafia était une chose, engager le feu avec la police en était une autre. Mack Bolan ne se battait jamais avec les flics – leurs buts étaient identiques, seules leurs méthodes étaient différentes – il se résignait à les éviter à tout prix.

Il commençait à penser qu'il serait politique d'accorder à l'ennemi – et à la police – un moment de réflexion concernant le coup près de Mercerville. Il lui semblait déjà croiser des voitures officielles et officieuses qui se dirigeaient dans cette direction. Un guerrier adroit savait quand il fallait attaquer, se retirer ou se planquer.

Ainsi, l'Exécuteur chercha un havre de paix où il pourrait passer un moment. Par coïncidence il trouva une petite crique déserte à quelques kilomètres au nord de la ferme Tassily, près d'un petit village qui s'appelait Tennent.

En fait, c'était plutôt un camp pour caravanes et il y avait un écriteau assez délabré qui annonçait « Campeurs et Caravanes – Tous branchements disponibles ».

Le camp était presque désert ; apparemment ce n'était pas encore la saison.

Il y avait des W.C. publics, une douche, une teinturerie self-service, avec des machines à laver le linge, quelques tables pour pique-niqueurs au bord de la route, plusieurs espaces pour caravanes

inoccupés et un petit bâtiment administratif dont une faible ampoule éclairait la devanture et une plaque sur laquelle on pouvait lire « Gardien : sonnez ».

Bolan n'avait besoin que d'un endroit pour ranger sa voiture un moment – un endroit calme et pas trop populeux – et il n'avait aucune intention de sonner qui que ce soit. Il gara la voiture derrière les bâtiments, la plaça à l'endroit idéal pour effectuer un départ hâtif puis passa dix minutes à étudier les cartes qu'il avait trouvées dans la voiture. L'une d'elles était particulièrement utile, car elle était marquée et annotée, et indiquait tous les lieux de rendez-vous et de patrouille.

Il étudia ces renseignements puis les rangea au fond de son esprit. Pour l'instant il n'avait aucune intention de modifier son plan de bataille.

Il leva les yeux, remarqua la cabine téléphonique à l'ombre du lave-au-poids, décida de passer un coup de fil à New York.

Il rapprocha la voiture et composa le numéro. Quelques minutes après il obtenait son interlocuteur dans un palace au cœur de Manhattan.

— C'est Al La Mancha, annonça-t-il à la voix amicale à l'autre bout de la ligne. J'dois parler à M. Turrin ; c'est très important.

— C'est Turrin à l'appareil, répondit prudemment la voix. Qui est à l'appareil ?

— Al La Mancha. Écoute, c'est du sérieux…

— Heu… oui. Écoute, Al, justement je m'apprêtais à sortir. Essaie donc de me retéléphoner d'ici un moment…

C'était un numéro bien connu, souvent joué. Ces conversations avec l'homme en noir étaient extrêmement dangereuses pour le citoyen du Massachusetts qui menait une double existence. Afin de ne jamais compromettre sa couverture aux yeux de la Mafia, et pour lui éviter des embarras avec ses employeurs fédéraux, Bolan et Turrin avaient mis au point un système de code qu'ils employaient depuis le commencement du conflit Bolan-Mafia.

Bolan savait que Turrin cherchait dans son carnet le numéro d'une cabine voisine ; il la trouva et la donna à La Mancha, le personnage de Cervantes, dont il avait surnommé Bolan.

Il n'avait pas été le seul à le désigner par ce nom, car les journaux avaient souvent comparé Mack Bolan à un « Don Quichotte moderne ».

Cinq minutes après avoir raccroché, Mack Bolan composa le numéro que lui avait donné Léo Turrin.

— C’est toi, La Mancha ? demanda le seul ami et le plus fidèle allié que l’Exécuteur ait jamais eu.

— C’est moi. Où es-tu, Léo ?

— En bas, dans le hall du sous-sol. C’est sûr. Où en es-tu ?

— Où j’en suis la plupart du temps, rétorqua Bolan d’une voix anodine.

Il ne tenait pas à inquiéter Turrin qui s’angoissait facilement.

— Alors, tu n’as certainement pas entendu les mêmes rumeurs que moi, fit nerveusement l’agent secret fédéral. Je ne te demanderai pas où tu es, mais dis-moi une chose, te trouves-tu près de Mercerville ?

Bolan émit un petit rire.

— Les nouvelles vont vite.

— Ouais. Le reste aussi, ironisa son ami. Tu as vraiment un don pour foutre la merde, sergent. J’espère que tu as fait ton coup en vitesse puis que tu t’es tiré.

— Exactement.

Turrin poussa un soupir de soulagement et Bolan entendit le *clic* d’un briquet.

— Ils n’en sont pas revenus. Les chefs te croyaient blessé, au bout du rouleau. Pour tout te dire, je commençais à le croire aussi, mais ton copain a téléphoné ce matin. Au fait…

— Pas d’inquiétude pour lui, Léo. Tu t’es couvert de ton côté ?

— Oui, bien sûr. C’était la routine, mais pas la tienne, j’ai tout de suite compris que c’était un messager. T’en fais pas, il n’a pas la moindre idée à qui il avait affaire. En fait, j’allais te dire qu’un type qui s’appelle Tassily est entré dans un commissariat ce soir et… c’est le même type, sergent ?

— Le même, répondit doucement Bolan.

— Attends, ne pense pas au pire, écoute-moi jusqu’au bout. Il a dit que l’Exécuteur l’avait gardé prisonnier depuis quelques jours… Lui et sa sœur… Dans leur élevage de poulets au centre de l’État. Les flics du New Jersey ne savent pas s’il faut le croire ou non. Ils sont à la ferme en ce moment pour essayer de trouver une preuve quelconque. Toujours est-il que Tassily affirme que tu es parti au sud. Il dit que tu étudiais les cartes de cette région, plus

particulièrement celle près de Wharton State Forest. Il dit qu'il croit que ton but ultime était Delaware Bay où tu aurais planqué un bateau.

Bolan s'était mis à rire.

— Drôle de gars, fit-il.

— Oui. Officieusement, c'est ce que nous avons pensé avec Hal. Nous pensions qu'il essayait d'envoyer la meute sur une fausse piste.

— Tu es en rapport avec Hal Brognola en ce moment ?

— Ouais. Il dirige l'effort fédéral et envoie les troupes employées depuis New York.

— Tu lui feras mes amitiés. Dis-lui aussi de ne pas me serrer de trop près. J'ai déjà suffisamment à faire.

L'agent secret fédéral s'était lui aussi mis à rire.

— Tu sais bien ce que Hal pense de toi, mais c'est mi-figue mi-raisin. Il a une douzaine de pontes sur le dos, et si jamais ces gars-là s'imaginent qu'il te couvre, ne serait-ce qu'un peu… Tu imagines ce que cela signifierait pour lui.

— Oui, sans problème. C'est un type que je respecte, Léo, il fait son devoir comme il l'entend. Bon !… Eh bien !…

— Attends, ne sois pas si susceptible. Personne n'essaie de te refiler un permis de chasse officiel, mais Hal a conseillé l'administration du New Jersey de croire Tassily. De toute façon, il n'y a pas d'autre piste à suivre. De plus, Hal leur a rappelé le passé en disant que tu t'étais souvent échappé par la mer. Il leur a raconté Los Angeles, Miami, la Côte d'Azur et, plus récemment, Washington, quand tu as filé grâce à un bateau planqué sur le Potomac…

Bolan poussa un soupir.

— Bon, je suppose que ça colle.

— Mais bien sûr. C'est la logique policière dans toute sa splendeur. Et le coup à Mercerville leur semble parfaitement logique aussi. La police d'État du New Jersey pense envoyer tout l'effectif disponible à Wharton par la U. S. 206 Sud, c'est la route la plus directe. Il ne reste plus beaucoup d'hommes disponibles, mais je crois qu'ils suivront la piste que leur a donnée Tassily. Dois-je en dire davantage ?

— Il y a un hic, annonça doucement Bolan.

— Quoi ?

— Les mafiosi ne croiront jamais Tassily. Ils surveillent la ferme depuis une semaine, ils l’ont vu aller et venir librement, et ils sont même allés fouiller la ferme. Eux ne marcheront jamais. Tu ferais bien de tirer ce type et sa sœur de là, Léo. Leur donner protection policière jusqu’à la fin de cet épisode.

— Oui, je vois. OK, je m’en occuperai dès que nous aurons raccroché.

— Dis, Léo, étant donné tous les policiers qui sillonnent l’État, comment se fait-il que les gars du milieu puissent autant s’activer ? Ils se baladent par convois armés.

Turrin soupira et Bolan comprit qu’il allait entendre un discours sur le New Jersey.

— Toi, tu ne connais pas le New Jersey, c’est normal… Eh bien, c’est un curieux État pour le moins. L’administration actuelle essaie par tous les moyens de corriger la situation, mais c’est un véritable cauchemar. Cela tient autant à la géographie du New Jersey qu’à autre chose. L’État se situe juste entre New York et la Pennsylvanie, à l’ombre des deux grands. La majeure partie de la population habite près des limites frontalières parce que New York et Philadelphie fournissent plus d’emplois à elles seules que tout l’État du New Jersey. Les massés urbaines de Jersey City et de Newark ressemblent plutôt à des communautés féodales – et ce ne sont que des exemples. Une situation identique existe un peu partout ailleurs. La corruption est… Bon, je ne vais pas m’embarquer là-dedans. Mais comprends une chose, mon vieux, tu te trouves dans les verts pâturages de la Mafia, et si ces types veulent te poursuivre en convoi armé, il n’y a personne qui puisse le leur interdire.

— Bon, c’est ce qui me semblait.

— Il n’y a même pas une chaîne de télévision nationale implantée dans l’État. Les habitants regardent la télé de Philadelphie, Bethlehem ou New York City. Il n’y a pas non plus un quotidien avec un tirage d’ensemble.

— Oui, je comprends. Un État qui n’en est pas un. Tu dis que le gouverneur actuel…

— Il fait de son mieux, soupira Turrin. Mais il subit les pressions extérieures et la proximité des autres États, sans parler des pressions internes.

— Eh bien, je vais peut-être profiter de mon séjour pour faire un tour.

— Putain ! J'avais peur que tu commences à penser comme ça ! Laisse tomber, sergent.

— J'ai entendu dire qu'Augie Marinello dirige lui-même les opérations contre moi.

— C'est exact. Mais il est à New York, assis sur son cul, pendu au téléphone.

— Il doit faire la gueule à cause de mon coup à Mercerville.

— Et comment ! Au fait, tu peux oublier les *gradigghia* pour le moment. Augie a eu le message que tu lui as envoyé de la Sicile. Il a annoncé hier matin qu'il n'y aurait plus d'importation de soldats étrangers. Il a été consterné par les massacres d'Agrigento.

— Je vois. Donc, ce que tu veux dire…

— C'est que tu as fait du bon travail en Sicile. Mais j'aimerais mieux que tu partes tranquillement en croisière la prochaine fois.

— OK, dit Bolan en soupirant.

Il alluma une cigarette.

— J'aimerais mieux en connaître un peu plus long sur la situation… Mais… enfin, c'est moi qui suis dans le coin, n'est-ce pas ?

— Ne dis pas de conneries ! Tu sais très bien que je t'aiderai de mon mieux. Tu peux revenir et je te donnerai toutes les informations dont tu auras besoin. Mais pas maintenant, il y a trop de gens qui te cherchent. Fous le camp, repose-toi un peu.

— Ça me fait mal au cœur, Léo, de penser à ces truands qui se baladent en liberté, qui font tout ce qui leur passe par la tête.

— Je comprends parfaitement ce que tu ressens, mais jusqu'à présent tu as survécu parce que tu t'es servi de ton calme. Sers-t'en maintenant. On a besoin de toi. Tout ce monde pourri a besoin de toi. Dis, ça ne t'ennuie pas ce que je te dis là ?

Bolan poussa un petit rire.

— Non, bien entendu. Qu'est-ce qui se passe au nord ?

— À Newark et Jersey City ? Environ deux cents soldats en armes qui gardent les frontières de New York. N'essaie pas de passer par là.

— J'ai l'impression que tu me veux ailleurs, Léo.

— Essaie donc Atlantic City.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a un bateau qui va y accoster. Le *Lotta Linda*. Dans la partie nord du port, Steel Pier. Tu peux y aller n'importe quand après minuit.

Bolan se remit à rire.

— Tu es très malin, Léo. Eh bien, j'irai y jeter un coup d'œil. Merci pour tout, et n'oublie pas la ferme des Tassily.

— Tout de suite. Fais attention à toi.

— C'est la moindre des choses, dit doucement Bolan avant de raccrocher.

Il appela la standardiste, régla l'appel, retourna à sa voiture, l'esprit préoccupé.

La moindre des choses, se dit-il ironiquement, serait de me tirer en vitesse.

Pourtant, il n'était qu'à quelques kilomètres au nord de la ferme.

S'il y avait la moindre chance que les…

Après tout le mal qu'il s'était donné pour brouiller les pistes et innocenter les Tassily… Enfin, ce n'était pas la faute de Bruno. C'était lui le responsable, il avait convaincu Bruno de se ressaisir, de reprendre goût à la vie. S'il avait fini par prendre des risques, ce n'était pas de sa faute et encore moins celle de Sara.

Parfois ses cauchemars se réalisaient, et Bolan n'arrivait pas à chasser de son esprit l'image de la ferme mise à sang.

Pourtant, Léo avait raison ; il n'était pas prêt à faire le vide au New Jersey.

Mais l'Exécuteur reviendrait, cela aussi c'était une chose sûre.

Il démarra, partit au sud.

Son intention était de passer devant la ferme pour se rassurer puis de virer vers Atlantic City. C'était une sage décision.

Du moins, c'est ce qu'il pensait.

CHAPITRE VIII

Il passa lentement devant la ferme, jaugeant de la route ce qui s’y passait.

Il y avait une voiture de patrouille dans l’allée, dont le gyrophare tournait ; il y en avait une seconde, garée à l’arrière, près des dépendances, tous feux éteints excepté la lumière intérieure parce que la portière du côté chauffeur était ouverte.

La maison était entièrement illuminée, les dépendances aussi. Les lumières extérieures avaient été allumées dans la cour.

Mais il n’y vit personne, et il n’y avait aucun signe d’activité humaine.

La scène lui parut anormale.

Il vira sur la route, s’engagea dans l’allée, tous feux éteints, le moteur au ralenti.

Subitement il vit une forme allongée dans l’allée près de la voiture de patrouille – un homme.

Il s’en approcha, les sens en éveil.

Il n’y avait pas un seul bruit sinon le clic-clic du gyrophare et les grésillements étouffés de la radio.

L’homme, un policier en uniforme, était allongé dans l’allée, le visage contre le macadam. Il avait reçu une balle dans la nuque. Il était mort.

La voiture qui se trouvait derrière appartenait au bureau du shérif. Il trouva deux adjoints près du poulailler. Ils étaient morts aussi.

Bolan trouva le seul survivant dans la maison. C’était un policier du New Jersey, un jeune de vingt-cinq ans qui avait reçu une balle dans les tripes et qui souffrait le martyre. Il s’agenouilla près du blessé.

— Ça va ? demanda Bolan.

Le flic ouvrit les yeux, fixa l’homme en noir, comprit à qui il avait affaire.

— Ça allait.

— Alors ça va toujours, conclut l’Exécuteur.

Il prit une compresse dans son trousseau, la saupoudra d'antibiotiques, l'appliqua sur la blessure.

— Appuyez dessus, suggéra-t-il. Vous vous en tirerez si vous surmontez la douleur. Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

— Des tueurs, grinça le jeune flic. Ils… nous ont pris par surprise… ils ont emmené Tassily et sa sœur.

— Depuis combien de temps ? demanda Bolan d'une voix qui sortait en droite ligne de l'enfer.

— Ils sont partis depuis quelques minutes… Pas davantage.

— Quelle sorte de voiture ?

Le jeune policier lui lança un regard dégoûté.

— C'est ça qui est écœurant, grogna-t-il. Une espèce de caravane… Dans le genre Land Rover… Vous savez, pour campeurs… Qui aurait cru ?…

— Oui, je sais, dit Bolan. Je vais vous envoyer de l'assistance. Vous avez vu par où ils sont partis ?

— On aurait dit… La route… Je ne sais pas…

Bolan commençait à se lever lorsque le flic l'attrapa par la manche.

— Ces types… Des mauvais cons, la pire espèce. Il n'y avait pas que la caravane… Deux limousines sont venues après. On voulait trouver ces gens… À tout prix.

— Moi aussi, promit Bolan au jeune flic.

Puis il se dressa et partit.

Il s'arrêta devant la voiture de patrouille, appela la police à la radio.

— Un agent en difficulté, annonça-t-il. À la ferme des Tassily, vous connaissez l'adresse. Envoyez une ambulance, et faites vite !

Le policier chargé de l'antenne centrale ne perdit pas une seconde, il posa aussitôt une foule de questions auxquelles Bolan ne prit pas la peine de répondre. La police, après tout, savait fort bien où se trouvait la ferme.

Il remonta en voiture et partit sur les chapeaux de roues.

Mack Bolan au meilleur de sa forme était un tueur redoutable, mais lorsqu'il était fou de rage, tout tremblant de détermination, il se transformait en une espèce de tornade meurtrière.

Les mafiosi se préparaient de mauvais moments.

*

* *

Les gros pneus de la caravane avaient laissé des traces dans la terre molle du bas-côté de la route de Trenton. Bolan les trouva puis vit d'autres marques de caoutchouc sur la chaussée, qui indiquaient que le convoi se déplaçait à vive allure.

Un peu plus tard il aperçut leurs phares dans un virage lointain, mais maintenant le terrain ne favorisait pas la voiture de Bolan.

Il quitta la route principale quelques kilomètres après l'intersection suivante, se lança à travers la campagne sur un petit chemin en terre, priant pour que cette voie lui fasse rattraper le convoi.

Son vœu fut exaucé, il les retrouva au branchement de deux petites routes secondaires perdues dans l'arrière-pays et put même se préparer à l'affrontement pendant une quinzaine de secondes.

Il s'était placé et avait aligné son arme antitank lorsque les véhicules débouchèrent à vive allure, deux limousines précédant la caravane.

La première voiture à passer dans la zone de tir encaissa la petite fusée sur le montant de la portière avant et explosa avant de s'en aller en cabrioles enflammées le long de la route.

La seconde voiture se fracassa instantanément dans l'arrière de la première, le conducteur contrebraqua furieusement, mais la deuxième fusée perça le coffre de son véhicule avant de sauter. Son châssis sembla s'écraser au sol puis toute la voiture se leva lentement sur un nuage de flammes, le réservoir d'essence explosa et des gouttelettes de feu éclaboussèrent la chaussée tandis que les débris de l'épave retombaient en travers de la caravane.

Le chauffeur de la caravane s'était dressé sur les freins de tout son poids, il braqua le volant de toutes ses forces, dérapa, se mit en travers, vint cogner du flanc contre le brasier qu'il emporta dans sa folle course qui ne se termina qu'avec le choc de la partie arrière de la caravane contre un lampadaire.

Une seconde explosion secoua les restes du premier véhicule et une pluie de verre et de métal s'abattit sur la zone du sinistre à l'instant où la caravane s'immobilisait.

Comme un missile, Bolan passait à l'offensive. Ignorant les survivants dans les limousines, il avança à travers les brasiers, l'Auto-Mag tenu à bout de bras, se dirigeant droit sur la caravane. Un

homme en sortit en titubant et reçut en plein front un 44 Magnum qui lui arracha le sommet du crâne.

Un autre essaya de passer son arme par la fenêtre tordue. L'Auto-Mag tonna derechef, et une main fut lestement rappelée à l'intérieur.

Sans attendre la sortie des autres survivants, Bolan monta dans le camion converti. Le conducteur était recroquevillé sur son volant, toujours assis dans son confortable siège baquet en cuir, les mains contre son visage ensanglanté. Bolan lui saisit la tête par les cheveux, la redressa, coinça le canon de son arme entre les dents du blessé, lui fit sauter la cervelle.

Un autre type était assis derrière une petite tablette fixe qui, sous le choc, s'était repliée sur son torse et le bloquait contre le dossier de son fauteuil. La crosse d'un revolver dépassait d'une de ses poches, mais il était trop abasourdi pour essayer de s'en servir.

Bolan lui envoya une balle dans le front, et la tête du mafioso se désintégra.

Il trouva le chef du convoi – un type qu'il reconnut vaguement, un des hommes de Marinello – qui sortait de la partie arrière de la caravane, une espèce de salon séparé du reste par une cloison.

Il poussait Sara Henderson devant lui, la serrant de près, une main mutilée collée sur son abdomen. Elle était terrifiée, les yeux ronds et hagards, le devant de sa robe entièrement rougi par la main éclatée qui la tenait.

Le type tenait un revolver dans l'autre main, il le brandit et s'écria :

— Fais gaffe, Bolan ! Fais gaffe !

Bolan suivit ses conseils et expédia sans attendre une gigantesque balle en plein centre de son ignoble visage. Le type tomba immédiatement, ses doigts restant sans réflexe.

C'était la seconde fois en une journée que Bolan avait abattu un homme à côté de Sara et il commençait à en être très malheureux.

Apparemment ce procédé ne plaisait pas davantage à la fille ; sa robe était à moitié arrachée, sa peau lisse était marbrée de bleus et ses yeux étaient emplis de terreur.

Elle s'écroula dans ses bras, enfonça la tête au creux de son épaule tandis qu'il la ramassait et la portait hors de la caravane.

— Où est Bruno ? demanda-t-il dès qu'ils furent dehors.

— Parti, gémit-elle. Ils l'ont emmené.

— Il n'était pas avec toi ?

— Non, plus maintenant.

Il fixa les voitures enflammées, lui dit d'une voix désespérée :

— Il m'a fallu tirer dans le tas, Sara. Je n'ai pas eu le choix.

Malgré son angoisse personnelle, elle remarqua celle de Bolan et comprit.

— Mais il n'était pas dans une de ces voitures ! Ils l'ont emmené dans une autre !

C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle ; il restait une chance à Bruno.

— Ne t'évanouis pas, Sara ! Reprends-toi, serre les tripes. Hurle, jure, crie, mais ne t'évanouis pas ! Il faut que tu m'aides à retrouver Bruno !

— Ne t'en fais pas pour moi, Mack.

Sa voix était toute petite, mais ferme et décidée.

— Je comprends ta lutte maintenant, je comprends ta guerre.

Sara était passée à travers la moulinette, mais elle était bien décidée à se battre.

CHAPITRE IX

Les mafiosi n'avaient pas été trop durs avec elle ; ils l'avaient pincée, giflée quelques fois, surtout pour l'intimider.

Ils l'avaient touchée intimement et s'étaient permis quelques plaisanteries plus que douteuses à son sujet.

C'est plus tard qu'ils auraient été vraiment méchants.

Bolan l'emmena jusqu'à sa voiture, lui donna de l'eau et du coton pour se nettoyer et rincer de sa robe le sang du chef d'équipe. Il n'y avait rien à faire pour le reste ; les bosses et les bleus ne disparaîtraient qu'avec le temps.

Il la laissa seule, repartit dans la caravane qu'il fouilla rapidement. Il y trouva quelques cartes, des papiers d'identité et quelques indices.

Lorsqu'il revint à sa voiture Sara s'était rafraîchie, était prête à repartir. Il jeta un dernier regard autour de lui, remercia le ciel de lui avoir permis d'intervenir à temps, écrasa l'accélérateur et abandonna ce cimetière à ciel ouvert où se consumaient épaves et cadavres.

Il savait que la plupart des gens ignoraient les horreurs qu'aurait subies Sara Henderson. Sara elle-même n'y aurait pas cru.

L'humanité a tendance à oublier les atrocités dont sont capables les hommes. Buchenwald n'est qu'un lointain souvenir.

Mais Bolan vivait en présence constante des atrocités commises par ses semblables.

Cela ne faisait aucune différence que Sara ait déjà tout avoué à ses ravisseurs. Elle leur avait dit la vérité parce qu'elle croyait Bolan au loin, hors de danger.

Même si les Taliferi avaient été convaincus qu'elle leur avait dit la vérité et qu'il n'y avait rien de plus à en tirer, ils ne l'auraient pas épargnée.

Leur technique était basée sur le fait que la perceptivité humaine et le rappel des faits passés sont des phénomènes étranges et décevants. De menus renseignements se cachent au fin fond du subconscient comme une espèce de protection. En psychologie les rencontres de groupe produisent souvent un choc psychique qui libère le subconscient ; les Taliferi connaissaient un moyen plus

direct et plus rapide pour provoquer l'état psychique favorable à la libération du subconscient, la douleur, atroce et répétitive.

Les différents stades de ce programme ne suivaient pas forcément le même déroulement, mais en général on procédait comme suit :

On commence par effrayer puis terroriser la victime, on la menace et lui promet des souffrances physiques intolérables.

Ensuite on fait mal, très mal, lentement. La victime commence à hurler, à supplier, à implorer. Elle donne invariablement une foule de renseignements, des secrets quelle ignorait connaître.

On augmente encore la douleur. Tout le système nerveux de la victime se noie dans une souffrance atroce et elle hurle à tue-tête.

Continuer à faire mal, bien plus mal… Attendre que la victime ait atteint la limite de l'endurance humaine. On attend l'effondrement du système nerveux et on écoute ce que dit la victime à ce moment-là.

Mais il faut la maintenir consciente, lui octroyer un répit, une chance de reprendre ses forces. Ensuite il faut tout recommencer, lui refaire très, très mal et en obtenir une nouvelle série d'aveux.

Arrêter. Se montrer gentil, sourire. À présent, la victime se recroqueville dès qu'on fait un pas vers elle, et hurle dès qu'on lève le petit doigt. On y est presque à cet instant.

C'est le moment de passer aux actes sérieux afin de produire un état de choc, de confondre l'âme même de la victime, de la faire passer par les entrailles de l'enfer. Si la victime est un homme, lui couper le sexe ; si c'est une femme, lui couper un sein ou lui enfoncer une bouteille brisée dans le vagin.

Écouter soigneusement les hurlements et les mots qui jaillissent par la bouche du martyr.

Enfin le moment est venu de personnaliser le traitement, de toucher la victime en son endroit sensible.

Si la victime est un pianiste ou un chirurgien, lui couper les doigts un à un, les lui montrer, jouer avec devant ses yeux, les lui fourrer dans les fesses. Mais garder la victime en vie à tout prix… Si besoin est, trouver une lampe à souder pour lui cautériser les moignons.

À ce stade les victimes ont tellement envie de parler, d'avouer, qu'elles commencent à inventer des faits et des détails supplémentaires.

Continuer le traitement sans discontinuer.

Ne jamais arrêter avant la mort du sujet.

C'est cela la technique.

Les professionnels arrivent à faire parler une victime pendant vingt-quatre heures ininterrompues. Une équipe d'artistes à Chicago une fois avait réussi à faire durer le supplice pendant trois jours, mais il faut préciser que la victime était un colosse qui pesait plus de cent cinquante kilos.

Par la grâce de Dieu, Sara avait échappé à ce sort.

Bruno allait peut-être le connaître malgré tout.

À condition que Mack Bolan ne puisse pas faire l'impossible pour l'en délivrer.

Bolan était un dur, un vrai dur ; il l'était dans le plus profond de son âme et c'était cela qui comptait.

Il arrivait à accepter presque tout, sauf cette forme de torture. Il aurait volontiers tué sa propre mère, et sans regret, pour lui éviter une pareille fin. Il tuerait Bruno Tassily en dernier recours.

Il n'avait pas ressenti le besoin d'expliquer tout ceci à Sara, il ne lui avait pas expliqué pourquoi il avait si promptement assassiné trois types à quelques centimètres de son visage ce jour-là.

Néanmoins, il savait que Sara avait compris. Elle n'avait eu qu'un infime aperçu de ce qui aurait pu lui arriver cette nuit, mais elle en avait suffisamment vu pour deviner le reste, et elle le lui avait fait savoir.

Bolan espérait qu'elle ne saisirait jamais complètement le système.

Cependant, tous les mafiosi n'étaient pas des bourreaux, et parmi les plus méchants il y en avait qui verdissaient à la seule pensée d'une séance d'interrogatoire. Il fallait un véritable sadique, un esprit malade, pour mener à bien l'interrogatoire d'une victime.

Donc il y avait des spécialistes.

Il était dit que Mike Talifero disposait d'une équipe entière de spécialistes, et Bolan était prêt à parier un million de dollars contre un qu'il y en avait un dans chaque caravane de commandement.

CHAPITRE X

Mack Bolan était en mauvaise posture ; il avait l'habitude de frapper puis de disparaître, refaire surface, attaquer de nouveau et s'éclipser. Il faisait la guérilla, et grâce à cette technique, il avait survécu à une quinzaine de batailles avec l'ennemi.

Mais tout était différent dans le New Jersey.

Il tournait en rond, exposé et vulnérable, n'ayant aucun plan de bataille auquel se raccrocher.

Indiscutablement, il n'aurait jamais choisi de lui-même ce champ de bataille sur lequel il faisait figure de lapin de garenne.

Il s'était pourtant promis de régler le compte du New Jersey un jour, mais pas dès maintenant. Récemment, il avait opéré juste à côté de cet État ; les risques encourus étaient encore trop grands.

Il avait considéré le New Jersey comme une sortie de secours et non comme un théâtre de guerre ; d'autant plus qu'il n'était pas actuellement apte à y guerroyer ni à s'y mesurer à la « famille » locale. D'abord, il n'y avait pas de véritable famille au New Jersey. Les truands de Newark et de Jersey City n'étaient en fait qu'une extension des familles new-yorkaises.

D'autres groupes new-yorkais contrôlaient le port de New York, y compris les quais sur la rive du New Jersey.

Trenton, la capitale de l'État, croulait sous ses propres problèmes, provoqués pour la plupart par le vieux Stefano Angeletti, l'ex-capo de Philadelphie, et d'autres chefs de la Mafia de la côte nord-est des États-Unis.

En quelque sorte, le New Jersey était un État sans État, qui arborait une famille sans famille.

C'était une espèce de dépôt municipal pour New York et la Pennsylvanie, qui y balançaient leurs ordures.

Léo Turrin n'avait pas exagéré lorsqu'il avait dit que cet État était un « cauchemar ». Bolan s'étonnait toujours de ce que les citoyens américains acceptassent l'inacceptable. Pourtant, il avait toujours hésité lui-même à se mesurer aux groupes criminels qui y régnaient.

Non, Bolan n'avait pas envie de s'attaquer au New Jersey pour le moment. La Mafia ressemblait à une pieuvre dont les tentacules

s’étendaient sur l’ensemble du territoire, libres et indépendantes.

Il lui faudrait un plan de bataille d’une grande précision avant de trancher les membres monstrueux de la pieuvre, et pour l’instant Bolan n’était qu’un détritus de plus sur le territoire du New Jersey.

Il n’avait qu’une envie : s’en éloigner.

Bruno et Sara Tassily lui en avaient donné la possibilité, à l’heure actuelle, il aurait pu se trouver ailleurs.

Après l’attaque de diversion à Mercerville, il aurait pu gagner la côte puis l’Atlantique et là se lancer dans d’autres batailles.

Il en avait toujours la possibilité.

Mais ce serait acheter la liberté à un prix exorbitant.

Bolan ne voulait pas de cette « liberté à tout prix », il ne tenait pas suffisamment à la vie pour cela.

En revanche, il tenait beaucoup à tirer un ami des entrailles de l’enfer.

CHAPITRE XI

— Il y avait trois voitures, dit Sara. J'ai fait semblant de dessiner pour m'imprégner de tous les détails. Il y avait une voiture de sport étrangère… Je n'en connais pas la marque, mais c'était une voiture chère, très luxueuse. Les deux autres voitures étaient de grosses limousines avec des sièges supplémentaires qui se dépliaient. Elles étaient noires, des Cadillac, je crois.

— Et les hommes ? demanda Bolan.

— Des visages durs et cruels, sauf l'un d'eux. Celui qui est descendu de la voiture de sport avec un autre homme. Il était… Il était beau. Un peu plus âgé que toi, Mack. Il avait à peu près la même taille que toi, peut-être quelques centimètres de moins, mais il était bâti comme toi. Très bien habillé. Un costume croisé en soie sauvage bleu marine et une chemise en soie d'une finesse absolument…

— Mais encore ? interrompit Bolan.

— Heu… Il était blond, il avait les yeux bleus. Détendu, calme. Il riait facilement, mais… Il avait une attitude réservée, une espèce de dignité. Il n'était pas du tout comme les autres. De toute évidence, il était leur chef ; c'était clair. Ils lui disaient tous « Monsieur ». Monsieur par-ci, monsieur par-là. Il était… Cultivé. Il était très sûr de lui et il a sans doute reçu une bonne éducation.

— Il parlait comme ça ? demanda Bolan en affectant l'accent raffiné de Boston, Harvard, classe de 59.

— C'est ça ! Comme les Kennedy. Tu sais qui il est ?

— L'un des frères Talifero, gronda Bolan. Probablement Mike. Ce sont des jumeaux. Ils sont mauvais comme la gale.

— Oui… C'est l'impression qu'il m'a faite. Malgré son comportement poli.

— Et puis ?

— Ils se sont parlés pendant quelques minutes à l'intérieur de la caravane. Je n'ai pas compris grand-chose, sauf qu'on devait m'emmener à Trenton. Pour me… Oh, je n'en sais rien. Pourtant ils me regardaient en souriant. J'en avais la chair de poule. Ils ont décidé que Bruno partirait avec le blond, je ne sais où. Mais… Mais je crois que ce n'était pas loin d'ici. C'est une impression…

— Réfléchis, dit Bolan. Ça pourrait être important.

— OK. C'est juste devant.

Elle leva le bras, désigna une pompe à essence.

Devant eux se trouvait un petit carrefour où s'était regroupé le convoi mafioso après le rapt des Tassily.

Il y avait, en plus de la station-service, une petite épicerie qui était fermée.

Bolan entra dans la station-service déserte, consulta une des cartes qu'il avait trouvées dans la voiture volée.

Il y avait sur la carte un cercle au feutre rouge.

Il y avait un second cercle aussi ; Bolan l'avait regardé auparavant, mais sans y attacher une grande importance.

Quelqu'un avait tracé un pointillé entre ce carrefour et le campement de caravanes où Bolan s'était arrêté quelque trente minutes plus tôt pour téléphoner à Léo Turrin.

Bien sûr !

Pourquoi ne s'en était-il pas douté ?

— Dans quelle direction sont-ils partis d'ici ? demanda-t-il à la fille d'une voix égale.

— Tout droit devant nous.

Il écrasa l'accélérateur avec tant de violence que Sara se trouva plaquée contre le dossier de son siège. Il regagna la route avec des hurlements de pneus martyrisés.

— Tu prends rapidement tes décisions ! constata Sara un moment après. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Un campement, dit-il.

— C'est ça ! s'écria-t-elle.

— Quoi ?

— C'est là où… Le blond a dit « Rendez-vous au campement ! ».

Curieux, se dit Bolan, comme les choses tombent en place. Finalement, c'était un bien petit monde où les détails les plus incroyables semblaient tous se confondre.

Bruno Tassily avait connu Bolan au Vietnam, brièvement, soit ! Il avait également été l'assistant chirurgical du docteur Jim Brantzen qui avait été la première victime innocente des guerres de Mack Bolan. Il y avait tant de coïncidences, qu'on pouvait se demander si c'était vraiment le hasard…

Bruno était parti au Viêt Nam pour sauver des vies ; Bolan pour les anéantir.

Bruno n'avait jamais fait la guerre ; Bolan n'avait jamais fait autre chose.

Bruno était rentré pour vivre comme un zombie ; Bolan était revenu pour vivre plus intensément que jamais. Bruno était un homme anéanti moralement ; Bolan commençait à se comprendre et à comprendre le monde dans lequel il vivait.

Le fait que Bolan avait failli mourir avait secoué Bruno. Il l'avait tiré, trempé et mourant, d'un ruisseau, avait soigné une blessure quasi gangréneuse. Bruno, l'objecteur de conscience, avait ressuscité l'Exécuteur dont la seule fonction consistait à tuer ses semblables.

C'était paradoxal.

Plus étrange encore cette envie subite de Bolan qui l'avait fait s'arrêter dans un campement lors de son échappée vers la mer pour un temps de répit, car c'était là que le destin avait choisi de brouiller les cartes. C'était là que l'Exécuteur avait changé de tactique parce qu'il avait passé un coup de fil malgré lui, et parce qu'il avait eu subitement très peur pour ses amis.

Un tout petit monde, en effet.

D'autant plus parce que l'Exécuteur regagnait le campement d'origine, celui qu'il avait abandonné une demi-heure plus tôt, parce que ce parc pouvait abriter un grand nombre de caravanes lorsque celles-ci ne roulaient pas…

Un sentiment déplaisant, électrique, parcourut l'échine de Bolan ; il frissonna. Le destin s'amusait à faire tourner les hommes en rond, à les obliger à compléter un cercle. Ce qui avait moralement tué Bruno au Vietnam était la vue de tous ces jeunes soldats mutilés. Comment Bruno réagirait-il en se voyant mutiler lui-même ?

Bolan frissonna de nouveau ; la fille s'en rendit compte.

— Tu es très inquiet au sujet de Bruno, n'est-ce pas ?

Il n'y avait aucune raison de le nier.

— Oui.

— Moi aussi. Il est tellement sensible. Il ne supporte pas la douleur… Je l'ai déjà vu se mettre au lit à cause d'un doigt de pied foulé.

L'estomac de Bolan se glaça davantage ; il appuya encore plus fort sur l'accélérateur.

CHAPITRE XII

Il rangea la voiture dans un bosquet à une centaine de mètres du campement.

— Je vais devoir te laisser seule un moment, Sara. Tu suivras mes ordres à la lettre. Sors de cette voiture, va t'allonger au centre d'un champ. Ne montre pas la tête, ne fais pas de bruit quoique tu voies, quoi que tu entendes. Ne te laisse approcher de personne.

Il lui tendit deux petites grenades.

— Même si tu savais te servir d'un pistolet, et je suis sûr que tu ne le sais pas, tu t'en sortiras mieux avec ça. Il n'y a rien à faire. Tu dégoupilles ce petit machin-là, et tu les lances comme une balle de base-ball. Toi, jette-les au sol, devant ta cible, mais pas trop près de toi. Si je ne reviens pas d'ici cinq minutes, fiche le camp. Mais ne remonte pas dans cette bagnole, pars à pied à travers champs. Trouve-toi un téléphone et appelle les flics. Ensuite, ne bouge plus. Si je reviens…

— *Si* ?…

— Si je reviens, je te ferai savoir que c'est moi. Je t'appellerai comme moi seul peux le faire. C'est compris ?

Elle acquiesça, se força à répondre d'une petite voix :

— Oui.

Elle prit délicatement les grenades et s'éloigna.

Bolan la regarda disparaître dans l'obscurité puis commença son approche.

Il fit le tour par-derrière, s'arrêtant tous les vingt mètres pour écouter les bruits de la nuit, pour humer les odeurs, discerner les diverses choses présentes. Lorsqu'il atteignit le périmètre du camp, il s'y immobilisa une minute entière avant de repartir.

Il fut déçu. Il s'attendait à trouver toutes les caravanes réunies, mais il n'en trouva qu'une seule garée près d'une limousine.

Il n'y avait pas de sentinelle.

Les rideaux de la caravane étaient tirés ; une faible lumière luisait à l'intérieur.

Encore pire, la voiture de sport de Mike Talifero ne se trouvait pas là.

Où donc était Bruno ?

Il n’y avait qu’un moyen pour l’apprendre.

Bolan tira le Beretta de sous son aisselle, fixa le silencieux au bout du canon, suivit les ombres jusqu’à la porte de la caravane. Il essaya la poignée, mais la porte était fermée à clef. Il secoua la poignée, frappa doucement sur la porte avec son arme, héla avec son accent de la Nouvelle-Angleterre :

— Alors ! On s’enferme pour toute la nuit ?

Un rideau fut écarté, un visage indéfini se dessina en contre-jour, des yeux scrutèrent l’obscurité.

Bolan resta dans l’ombre, rit à la manière de Talifero, lança :

— Vous allez m’obliger à attendre toute la nuit, les gars ? Dans ce no man’s land ?

Le rideau retomba devant la fenêtre, des pas claquèrent dans la roulotte de luxe. La porte fut entrebâillée, un type s’excusa :

— Pardon, monsieur. Nous allions…

Bolan n’apprit jamais ce qu’ils « allaient faire ». Il se lança contre la porte, refoula le type avec un 9 mm dans les narines.

Son compagnon, qui s’occupait jusqu’alors à éponger de la bière tombée sur la table, cessa brusquement ses activités, plongea la main dans l’échancrure de son veston. Le Beretta aboya sèchement de nouveau, l’homme s’écroula sur la table, son sang se mêla à la bière renversée.

Il n’y avait apparemment plus personne.

Quelqu’un toussa. Le bruit arriva du fond du couloir, et une voix désagréable lança :

— Qu’est-ce que vous foutez tous les deux ? Vous vous pelotez ou quoi ?

Bolan descendit le couloir, ouvrit rapidement une porte coulissante.

C’était les W.C. Un type était assis, le pantalon baissé, un magazine de bandes dessinées à la main.

— Hé, non, mais… Merde !

Il cracha le dernier mot d’une voix presque résignée, le Beretta brûlant étant appliqué contre son front.

Bolan lui fit un signe, il se leva péniblement, quitta les W.C. en clopinant, entravé par son pantalon autour des chevilles.

Bolan n’avait jamais rencontré cet homme, mais il avait déjà vu sa photo. C’était Jack « Scales » Scalisi, un homme de main de haut vol

des docks du New Jersey, qui avait été souvent soupçonné de meurtre, mais jamais inculpé.

On disait dans certains milieux que Scalisi était un Taliferi, un gestapiste du groupe de la *Commissione*.

Bolan n’avait pas besoin d’écouter les ouï-dire ; il savait pertinemment que Scalisi était l’un des interrogateurs de Mike Talifero.

Il retira le revolver du holster de Scalisi, lui indiqua un endroit où s’asseoir.

— Fais tes adieux à ta queue, Scales, suggéra d’une voix cruelle l’Exécuteur.

C’était un langage qu’entendait le tortionnaire, son visage devint gris. Il quitta momentanément du regard les yeux froids de Bolan, contempla les deux cadavres ensanglantés. Sa bouche tremblota légèrement, mais il retrouva la voix.

— Putain… Je vous en prie, monsieur, je… Enfin, qu’est-ce que je peux faire ? Je n’ai pas envie de partir comme ça. Vous êtes obligé de ?

— Mets-toi à ma place, Scales.

— Ben… Oui, enfin, j’sais pas. Moi, j’ai rien contre vous.

— Alors qu’est-ce que tu fais à cavaler toute la nuit en pleine campagne ?

Scalisi écarta les bras, haussa les épaules.

— Ben, faut bien gagner sa vie, quoi.

— C’est comme ça qu’on arrive à gagner sa mort, annonça froidement Bolan.

— Oh non, merde ! Discutons, quoi, s’écria Scalisi.

— À toi de commencer.

Scalisi tenait encore ses bandes dessinées à la main. Il les regarda un instant d’un œil morne puis fixa l’Exécuteur.

— En fait, je comprends que vous soyez fâché. À votre place je le serais aussi. Tous ces gars qui vous emmerdent.

Bolan le trouvait bien calme. Il lui donna l’occasion de s’émouvoir en lui faisant sauter le ménisque.

Il vit l’os une seconde puis le sang rouge afflua.

L’impact fit retourner le mafioso. Il s’écroula, incrédule, choqué, plongea les mains sur sa jambe pour couper les jets de sang qui jaillissaient de son genou éclaté.

Il commença à gémir.

L'interrogateur faisait mauvais ménage avec la douleur lorsque c'était lui qui la ressentait.

— Finies les conneries, annonça Bolan. Parle ou crève !

La peur des Talifero était trop profondément ancrée en lui, la loi de l'*omerta* l'emporta sur la peur de la mort.

Scalisi ferma la bouche, lança un regard haineux.

Bolan redoubla la douleur ; le second ménisque vola en éclats sous l'impact de la balle, et Scalisi s'effondra moralement.

— Fous-moi la paix ! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce que tu me veux à la fin ?

— Je veux savoir où se trouve Mike Talifero, lui répondit calmement Bolan. Lui et un type qui s'appelle Bruno Tassily. Je veux savoir où ils sont.

Les yeux de Scalisi étaient hagards, effrayés.

— Mike est…

Il hésita, s'interrompit, regarda ses genoux ruinés, le sang qui en coulait librement.

— Tu la veux où la prochaine balle ? Dans les couilles ? Dans le coude ? Dis-le-moi, tortionnaire.

— Ils ont emmené ce type au camp !

— Quel camp ?

— Le rendez-vous de chasse ! Plus loin sur la route !

— Prouve-le !

— Fous-moi la paix ! Je suis juste venu louer ce campement pour la semaine ! Ça n'a pas plu à Mike ! Il a jeté un coup d'œil et il s'est marré comme un dingue ! Il s'est barré et a pris le rendez-vous de chasse de force ! Je crois qu'ils font la chasse à courre ! À deux ou trois kilomètres d'ici ! On se sert d'ici comme base secondaire ! C'est vrai, je le jure devant Dieu ! Maintenant…

Le Beretta toussa de nouveau ; l'interrogateur mourut tandis que les mots jaillissaient encore de sa bouche.

Les nerfs de la joue de Bolan tressaillaient ; il avait horreur d'agir comme cela. Il aimait tuer froidement, mais proprement et l'idée même de torturer un homme pour le faire parler lui donnait la nausée.

Pourtant Scalisi avait subi moins de douleur que ce que l'on ferait subir à Bruno Tassily.

CHAPITRE XIII

Il récupéra Sara en lançant une phrase-clef, lui raconta en gros ce qu'il avait appris dans la caravane puis retourna dans le parking du camp, vérifia le niveau de la jauge d'essence de la limousine, et transféra rapidement ses accessoires et Sara dans celle-ci.

Lorsqu'ils se lancèrent sur la route dans leur nouvelle voiture, Sara lui lança un regard plein de curiosité.

— Bruno n'a peut-être encore rien, dit Bolan. Je crois savoir où il est. Le type m'a parlé d'un rendez-vous de chasse à deux ou trois kilomètres d'ici, peut-être un peu plus.

— Oh, fit-elle. « Les Bottes et le Cor » !

— Tu connais ? lança Bolan.

— Évidemment, c'est… J'y allais lorsque j'étais écolière. Dans des soirées, pas pour chasser ces pauvres petites bêtes. J'y suis souvent allée.

— Tu pourrais m'en dessiner le plan ?

— Ça fait pas mal de temps que… Enfin, je crois, oui. Bien sûr. Voyons, c'est…

— Il y a un crayon et du papier dans la boîte à gants, annonça Bolan. Dessine-moi tout. Les limites du parc, les bâtiments, la disposition des pièces avec les dimensions approximatives, les distances, les fonctions, tout, tout, tout… Et fais vite !

Elle dessinait déjà. Tandis qu'elle travaillait, elle voulut parler. Bolan se dit que c'était pour se détendre.

— Tu crois qu'ils vont faire du mal à Bruno… Très mal…

La violente vérité valait parfois mieux qu'un pieux mensonge.

— Oui, Sara. J'en suis à peu près certain, à moins que je ne puisse arriver à temps. Ils ont déjà eu assez de temps pour…

Elle leva un instant les doigts, sécha une larme.

— Parle-moi, Mack, ça m'aidera à tenir le coup. Je ne peux pas… Je n'arrive pas à croire que ça se passe ici, chez nous. J'ai grandi ici, c'est ici que maman et papa sont venus… Comment est-ce que ça peut arriver ici ?

Elle continuait à dessiner. Bolan conclut qu'elle pouvait travailler et parler en même temps, que la parole et les échanges d'idées lui

faciliteraient ce très mauvais moment à passer.

Il se laissa aller à lui parler de ses croyances, des idées qu'il ne dévoilait jamais à quiconque.

— C'est un monde mal fait, Sara. Personne n'a jamais prétendu le contraire. Je ne suis qu'un simple soldat, pas davantage, mais je…

— Si, tu es bien plus que cela, fit-elle. Continue, parle-moi.

— Un psychopathe muni d'un couteau de chasse parvient à terroriser une centaine de personnes normales. Il peut contrôler des milliers de personnes indirectement. C'est souvent arrivé dans le passé… Ça recommence aujourd'hui. Nous vivons dans ce genre de monde, Sara. C'est notre héritage. Il faut le comprendre.

Elle faisait un plan admirable malgré les cahots de la voiture, et dessinait même les niveaux du terrain. Mais elle se partageait entre l'effort cérébral et l'effort manuel.

— Tu veux dire que ces hommes sont tous des psychopathes ? Je veux dire, ces truands ?

— Bien sûr. En tout cas, les chefs le sont, ceux qui dominent les autres. Il faut être un psychopathe pour commander à des brutes.

— Je vois, répondit la fille d'une voix faible.

— Ça marche ?

— Très bien. Continue.

Il poussa un soupir, regarda le compteur kilométrique. Il leur restait encore un kilomètre et demi à parcourir. Il ralentit pour donner plus de temps à Sara. S'il devait se heurter à la masse des convois, et il en avait la certitude, il aurait besoin d'un maximum de renseignements.

— C'est pour cela que le monde vit dans le chaos, dit-il. Il faut peut-être être soldat pour bien s'en rendre compte. Je crois qu'il y a chez l'homme un instinct de conquérant. Ceux qui recherchent le pouvoir agissent à cause de cet instinct. Je pense que tous les hommes sont assujettis à cette impulsion, même ceux qui sont honnêtes. Mais s'ils sont des psychopathes, alors il faut faire très attention. Si c'est un homme qui ne peut pas arriver à dominer par les voies légales, il passera outre, et tout le monde en pâtira.

— Comment les reconnaît-on ?

— Cela se voit de plusieurs façons. C'est le genre d'homme qui ne répond qu'à une seule loi, la sienne. Tout ce qui est bon pour lui, est

le Bien. Tout ce qui est mauvais pour lui est le Mal. Il rectifie toutes les valeurs morales pour qu'elles le servent.

— L'égocentrisme.

— Le dérangement, plutôt.

— C'est presque fini, annonça Sara quelques secondes plus tard.

— Ça, c'est sûr, soupira Bolan.

— Non, je voulais dire le plan.

— Je sais ce que tu voulais dire.

— Tu vas me laisser seule à nouveau ?

— Il le faut, annonça Bolan à regret.

Elle termina son dessin, y mit quelques ombres de plus.

— Et si je devenais folle, si je me mettais à hurler ? demanda-t-elle.

— Tu ne le feras pas.

— Non… Non, évidemment.

— Tu es trop solide pour ça.

— Bien sûr.

— Les femmes sont plus fortes que les hommes.

— Ah oui ?

— Oui, de plusieurs façons.

— Mack, je vais te dire quelque chose, mais je ne veux pas que tu te crois obligé de… Je t'aime, Mack. Je veux dire, je ressens de l'amour pour toi. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ?

Il répondit doucement.

— Oui, Sara. Merci.

— Merci à toi, fit-elle d'une voix à peine audible.

Il arrêta la voiture, se pencha, ouvrit la portière de Sara, lui mit deux petites grenades dans les mains.

CHAPITRE XIV

Il retira son harnachement de guerre, le rangea dans le coffre avec son arsenal, garda seulement le Beretta et le holster.

Il enfila par-dessus la combinaison noire le costume de Johnny Cavaretta, celui qu'il avait porté à Philadelphie.

L'écharpe en soie dont il s'était servi plus tôt pour panser sa jambe blessée était de nouveau propre et luisante – il se demanda vaguement comment Sara avait pu la nettoyer. Il l'enroula autour de son cou, rangea les longueurs dans son veston. La combinaison noire finissait par ressembler à un col roulé.

Le costume de Cavaretta ne lui allait pas comme un gant ; la taille était trop large, le pantalon trop court. Il s'en arrangea en tirant le pantalon bas sur ses hanches.

Cavaretta avait été l'un des plus importants tueurs des Talifero. Tout le monde savait déjà qu'il était mort, que sa tête avait été remise à Augie Marinello comme celle de Bolan par le fils et héritier du capo de Philadelphie, Stefano Angeletti. Bolan avait d'ailleurs eu du mal à monter ce coup de théâtre en se faisant passer pour Cavaretta.

La joie de Franck Le Gosse avait été de courte durée, comme Léo Turrin l'avait expliqué à Bolan au téléphone. Il s'était fait raccourcir lui-même d'une tête.

Ces détails démontraient un seul fait, aux yeux de l'Exécuteur ; personne ne savait vraiment à quoi il ressemblait.

*

* *

La grosse limousine dans laquelle se trouvait un homme seul, descendit lentement la petite allée, s'immobilisa à quelques mètres de la chaîne de la clôture du rendez-vous de chasse « Les Bottes et le Cor ».

Trois hommes montaient la garde, un de chaque côté et un autre au centre du passage. Ils étaient tendus, nerveux, aux aguets.

Le type qui se trouvait au centre se déplaça, vint s'arrêter près de la portière de la voiture, scruta le conducteur de la Cadillac, examina l'intérieur du véhicule vide.

La vitre descendit lentement au son d'un moteur électrique.

— T'as du feu ? demanda l'homme au volant. Quatre allume-cigare dans cette caisse, et pas un seul qui marche.

La voix était celle d'un ancien de Harvard, calme et détendue. L'homme portait un costume sur mesure, coupé dans un tissu coûteux, une écharpe en soie et des lunettes aux verres fumés.

Le garde fouilla dans sa poche, dénicha un Zippo, le tendit.

— C'est peut-être un fusible, monsieur. Voulez-vous que je fasse vérifier ?

Le ponte alluma sa cigarette, rendit le Zippo.

— Non, c'est pas grave, répondit-il en soufflant de la fumée vers le garde. Je dirai à quelqu'un à l'intérieur de jeter un coup d'œil. Mike est là ?

— Il… Oui, monsieur. Il est arrivé il y a un petit moment.

— Eh bien, je n'y crois pas ! Je le cherche depuis des heures à travers tout le New Jersey.

— Vous l'avez trouvé maintenant, monsieur.

Le garde se permit un petit rire complaisant, fit signe à ses assistants, laissa passer l'Exécuteur.

La chaîne se baissa derrière la Cadillac.

Il descendit lentement l'allée, observant les présences dans l'obscurité.

Des sentinelles, oui.

Ici et là il voyait la lueur d'une cigarette, entendait tousser ou murmurer un mot.

Il passa devant un grand panneau illuminé au centre d'une pelouse impeccable. Dessus il y avait une jeune femme en tenue de chasse à courre sur un cheval qui sautait par-dessus une haie, et, dans un coin, la tête d'un renard souriant au regard malicieux.

Bolan se demanda brièvement s'il n'était pas tombé dans le panneau, lui, l'Exécuteur, s'il ne s'était pas laissé leurrer par Mike Talifero.

CHAPITRE XV

Mack Bolan n'avait pas toujours été un guerrier.

Ses amis d'enfance et ses familiers étaient choqués de l'entendre décrit comme un meurtrier, un homme dédié à la destruction totale de la Mafia.

Son professeur de cinquième se souvenait de lui comme un adolescent chaleureux et amical.

— Il était tranquille. Très intelligent, très studieux. Il ne faisait jamais le pitre. Très athlétique aussi. Je crois que le mot qui lui convient le mieux est la curiosité. C'était le garçon le plus curieux que j'aie jamais rencontré. Il s'intéressait à tout, absolument tout.

Un copain de classe, l'un des rares vrais amis de Bolan dit à son sujet :

— Mack était un drôle de type. On le respectait. Il forçait l'amitié et le respect. Il menait toujours, pas parce qu'il y tenait, mais parce que cela lui venait naturellement. Parfois on avait l'impression… qu'il n'était pas vraiment là, qu'il était ailleurs. Je ne veux pas dire qu'il était fou. Non, mais son esprit bougeait sans cesse. Il aimait beaucoup la solitude.

Une amie fille raconta à un journaliste :

— Mack était un garçon avec lequel je me sentais bien, en sécurité. Je pouvais lui dire n'importe quoi et il ne se moquait pas de moi. Il me parlait aussi de temps en temps, sérieusement. Une fois il m'a dit qu'il avait plus l'impression d'observer le monde que de participer à ses activités.

De toute évidence Mack Bolan était un loup solitaire ; toutefois, il n'était pas un ermite qui quitte le monde pour se réfugier derrière un écran de cynisme et de méfiance.

Il était encore davantage un observateur de la vie. Même enfant, Bolan était plus conscient de son environnement que de lui-même. La plupart du temps il aimait ce qu'il voyait. En grandissant, il avait l'impression de se tenir à l'écart du monde, qu'il n'en faisait pas réellement partie. Ce sentiment ne l'empêchait nullement d'apprécier ce qui se passait autour de lui ni de sympathiser avec ceux qui souffraient.

Les psychologues diraient qu'il n'avait aucune motivation égocentrique. Il entreprenait volontiers un acte, mais pas par goût du gain ; il n'avait aucune ambition matérielle.

Il n'avait jamais été pénétré d'un sentiment religieux précis. Son dossier à l'armée indiquait qu'il n'avait aucune préférence. Pourtant, il croyait à une éthique universelle.

Trois fois on avait demandé à Bolan de suivre les classes d'élève officier, et il avait trois fois refusé. Étant soldat de carrière, il apparaissait que le sergent Bolan fuyait l'autorité officielle. Cela n'empêchait ni les officiers ni ses hommes de le considérer comme un meneur d'hommes. Ses hommes le suivaient parce qu'ils le respectaient, pas à cause de son rang.

Depuis l'âge de quatorze ans, il tenait son journal personnel et y annotait ses impressions quotidiennes. À dix-sept ans, il avait écrit : « Je me tiens à la limite du monde réel et je regarde passer les autres de mon siège élevé. Ils sont si beaux, si puissants, si importants. Mais où suis-je ? Pourquoi ne marché-je pas à côté d'eux ? »

Il écrivit encore à l'âge de vingt ans lorsqu'il était devenu soldat : « Certains participent, d'autres regardent participer, se demandent pourquoi et se demandent où ils vont. »

Quelques heures après sa première exécution de champ de bataille, il écrivit : « Il regardait le soleil. Subitement je me trouvai en bas, près de lui. Je l'ai regardé au fond des yeux et j'y ai vu tout l'univers. Puis je me suis retrouvé à ma place réelle, l'œil collé au télescope, là où je m'étais en fait toujours trouvé, et je l'ai envoyé rejoindre cet univers. Qu'il me pardonne. »

Le sergent Bolan avait exécuté beaucoup d'hommes au cours des guerres de Corée et ensuite du Viêt Nam. C'était durant cette dernière qu'il avait été rappelé aux États-Unis. Son père, sa mère et sa jeune sœur étaient morts. Il était revenu pour les enterrer et arranger la garde de son petit frère.

Le monde avait changé pour Mack Bolan dès cet instant ; il avait quitté sa place éloignée et il avait rejoint l'humanité grouillante. Maintenant il participait…

*

* *

Il rangea la Cadillac sous un portique près d'une Mercedes lustrée, s'immobilisant dans la douce montée.

Le bâtiment était illuminé, mais silencieux.

Deux par deux, des sentinelles montaient la garde, marchant à la limite de l'éclairage tout autour de la colline.

Le capitaine de la garde se trouvait près de la porte du bâtiment principal, il avait l'air de vouloir héler Bolan, mais quelque chose le fit se retourner brusquement.

Il se précipita, saisit la poignée de la porte en verre, l'ouvrit toute grande, se courba légèrement en deux.

Mike Talifero quitta la maison d'un pas rapide, agitant les bras, marmonnant furieusement. Un grand type le suivait de près.

Bolan se repencha à l'intérieur de la Cadillac pour éviter une rencontre inopportune. Ils s'étaient déjà vus plusieurs fois, et Bolan ne tenait pas à prendre des risques inutiles ; l'enjeu était trop important.

Il entendit hurler le gros garde du corps :

— Trouve-nous une escorte !

Le moteur de la Mercedes rugit à côté de lui.

La voiture de Mike Talifero démarra brutalement, les pneus crissèrent sur le gravier. Le chauffeur coupa directement à travers la pelouse pour gagner la clôture.

Des pas se firent entendre de l'autre côté du bâtiment. Des portières claquèrent, des moteurs démarrèrent. Deux voitures d'équipe bondirent derrière la Mercedes.

De toute évidence il se passait quelque chose.

Mike Talifero s'énervait rarement – du moins, c'était ce qu'on disait de lui.

Bolan monta jusqu'à l'entrée du club, s'adressa au capitaine de la garde d'une voix indignée :

— Non, mais ! Quel toupet ! Il monte en voiture, ne me fait même pas un signe de la main, et se casse. Après m'avoir demandé de venir le retrouver ici…

Le type près de la porte était troublé, nerveux. Il examina Bolan d'un regard poli puis répondit :

— Je suis désolé, monsieur. Il vient de recevoir une très mauvaise nouvelle il y a quelques minutes. Et il doit rencontrer quelqu'un de très important.

Bolan lui lança un coup d'œil méprisant qui insinuait : « Et moi, je ne suis pas important, peut-être ? », mais dit :

— C'est possible, mais c'est curieux de monter en voiture à la seconde même où j'arrive, et de foutre le camp.

Le capitaine rougit, gêné.

— Eh bien, je ne sais pas, monsieur. Je ne crois pas que… Je veux dire, il devait partir à la rencontre de quelqu'un à l'aéroport. Je suis convaincu qu'il va revenir tout de suite. Entrez, je vous en prie. Le bar est ouvert, installez-vous là. Je suis sûr qu'il n'en a pas pour plus d'une dizaine de minutes.

Le capitaine lui ouvrit en grand la porte.

Bolan continuait à se montrer indigné.

— Je ne sais pas. Je vais peut-être repartir tout simplement.

— Seulement dix minutes, monsieur. Attendez, permettez-moi d'app…

Le capitaine n'aurait pas pu demander à Bolan son identité même s'il crevait de curiosité. Dans ce milieu, cela ne se faisait pas. Ou bien on connaissait les gens, ou bien on faisait semblant de les connaître. Il entra à moitié dans le salon, attira l'attention d'un autre type.

— Hé ! Viens là, toi !

Il revint vers Bolan, lui dit :

— Jess vous indiquera le bar, monsieur.

Bolan se laissa convaincre de rester. Mais il marmonna son mécontentement en entrant.

— Eh bien, en tout cas, je n'aime pas être reçu comme un chien. Et vous pouvez le lui dire. Mon temps est précieux. J'ai un territoire à moi à surveiller.

— Oui, bien sûr, monsieur. Ces choses-là arrivent, vous savez. Je parie qu'il ne vous a même pas vu. Il a eu de mauvaises nouvelles et il s'est précipité à l'aéroport. Vous savez comment ça se passe.

Un grand gosse d'une étonnante laideur qui avait un 38 à canon long coincé dans la ceinture, s'était approché pour écouter de toutes ses oreilles. Ce devait être Jess. De plus il devait se prendre pour Jesse James avec son attirail de tireur. C'était peut-être à cause de cela qu'on l'appelait Jess, les surnoms étant une coutume du milieu.

— Salut, Jess, gronda Bolan. Comment ça se passe sur la Troisième Avenue ?

Le gosse ne savait plus s'il fallait sourire ou grimacer ; il montra un rictus indéfini.

— Je ne t'ai pas déjà vu par là-bas ? demanda Bolan.

Le capitaine de la garde se tenait en équilibre, la main sur la poignée de la porte vitrée.

— Mettez-vous à l’aise, monsieur, suggéra-t-il à Bolan.

Puis il ressortit pour laisser Jess seul avec l’incommode intrus.

Celui-ci se grattait la nuque et se posait des questions au sujet de la Troisième Avenue.

— Je travaille surtout dans le Bronx, monsieur. Mais il est possible que vous m’ayez vu dans la Troisième Avenue…

Visiblement il espérait bien que Bolan l’ait vu quelque part ; c’était flatteur.

— Je bouge pas mal.

Ils se dirigeaient vers le bar.

— Que se passe-t-il ici, Jess ? demanda Bolan. Pourquoi Mike s’est-il tiré comme ça ?

— Ça tourne au vinaigre.

— Pas… ce à quoi je pense, gronda Bolan d’une voix sinistre.

— Vous savez, je n’en sais rien, moi, monsieur… Vous êtes là pour le…

Il indiqua les salles des vestiaires d’un coup de tête.

— Mais si, cracha Bolan.

— Eh ben… Je ne sais pas, monsieur. Ils n’ont pas pris beaucoup de temps. Je l’ai seulement entendu crier une fois, ce type, et ça ne ressemblait pas… Enfin, c’était comme les trucs qu’on lit dans la Bible. Il parlait d’une chèvre qu’on emmenait dans les bois. Puis, il y a quelques minutes M. Talifero est sorti en criant qu’on l’avait abîmé trop vite. Je ne sais pas…

— Tu vas me préparer un grand verre bien glacé, Jess, pendant que je m’occupe de ça ! grinça méchamment Bolan. Quelle porte ?

— Les vestiaires des hommes, monsieur, annonça Jess en clignant des yeux de nervosité. Seconde porte dans le couloir, droit devant vous.

— N’y viens pas ! ordonna le tueur qui avait remarqué Jess dans la Troisième Avenue.

Le gosse acquiesça, partit dans le bar.

Le Beretta apparut dans la main de Bolan et il y fixa le silencieux juste avant de passer rapidement dans la salle.

CHAPITRE XVI

C'était une longue pièce étroite. Des bancs et des casiers le long des murs, une allée centrale. Elle s'évasait en T au fond, devenait plus large. Les toilettes et les douches s'y trouvaient.

Au moins trois des hommes de Talifero s'y trouvaient également.

L'un était en bras de chemise, revolver dans un holster sous le bras, adossé au mur, près de la porte, le regard rivé sur les deux autres.

Les autres, qui se tenaient dans la partie la plus large de la salle, étaient vêtus d'imperméables et de bottes blanches – leur couleur d'origine, car ils étaient tout tachés de sang.

D'où était Bolan, un seul de ces deux hommes était visible ; il se tenait au centre de la salle, les mains sur les hanches, les yeux fixés sur son collègue.

L'autre allait et venait, s'occupant de quelque chose au centre de la pièce, hors de vue.

Un bras, du coude jusqu'aux doigts, traînait par terre entre les deux hommes.

C'était une scène sortie tout droit de l'enfer ; la tension et les odeurs suffisant à vous faire dresser les poils sur tout le corps. Pourtant, c'était incomplet ; il n'y avait pas un seul bruit, pas un gémissement, pas une plainte.

En quelque sorte le silence était pire.

Celui qui se trouvait près de la porte, se redressa à l'entrée de Bolan, gronda :

— C'est pas le cirque, ici. Personne n'a le droit d'entrer.

Le Beretta était dissimulé derrière la jambe de Bolan.

— Mike m'a envoyé, dit-il. Il y a un problème ?

— À vous de me le dire, répondit le garde. C'est terrifiant. Ce mec reste là à leur sourire, il n'en a rien à foutre de ce qu'on lui fait. Sal va commencer à s'arracher les cheveux, je le comprends.

Bolan rangea rapidement et discrètement le Beretta.

Quelque chose ne tournait pas rond, mais il ne savait pas encore quoi.

— Alors, c'est pour ça.

— Quoi ?
— C’est pour ça que Mike a dit de laisser tomber. Moi, je n’avais pas saisi. Tu comprends ?
Le garde frissonna.
— Oui, je vois.
— Va dire à Sal que j’ai dit de nettoyer le type. Je dois l’emmener.
Le garde jeta un regard incrédule sur Bolan.
— Maintenant c’est moi qui n’y comprends rien.
Bolan haussa les épaules.
— C’est pas à nous de comprendre, mais d’obéir.
Il parvint à sourire, haussa de nouveau les épaules.
— Va le chercher.
— Pas question. Je viens de manger.
— OK. Alors, va dire à Jess de faire amener ma voiture devant.
— Qu’est-ce que vous allez faire ? Je veux dire ?…
— La courte paille, la mauvaise chance. C’est moi qui vais déposer le mec chez Bolan.
Le garde sourit avec sympathie.
— Drôle d’endroit.
Bolan voulait hurler, ordonner au garde de se dépêcher, mais il s’efforça de conserver son calme.
— On sait à peu près où. Vaut mieux sortir ce type d’ici avant le retour de Mike.
Le garde branla le chef, octroya à Bolan un dernier regard compatissant, sortit.
L’assistant du bourreau venait de remarquer la présence de Bolan. Il regarda sortir le garde, remonta l’allée de quelques pas vers Bolan pour lui dire :
— J’en reviens pas, monsieur, il n’a…
Il regarda Bolan à deux fois puis se reprit :
— Oh, pardon. Je croyais que vous étiez…
— C’est lui qui m’a envoyé, annonça Bolan en s’approchant.
— Je n’ai jamais rien vu de pareil, s’excusa le type. C’est incroyable. J’ai souvent travaillé avec Sal ; c’est pas de sa faute, monsieur. Je vous le dis, il est pas normal, ce type.
Il y avait deux valises ouvertes au fond de la pièce près du mur.
L’outillage.

Des scies, une lampe à souder, diverses pinces, des outils pour découper, percer…

Des haches, des meules électriques, même une meule de dentiste.

Une cravache, un stéthoscope, des seringues, des tourniquets en caoutchouc, un pot plein de liquide noirâtre.

Ils avaient amené une chaise tournante dans la salle de douche, et fixé un spot puissant sur le pommeau de douche afin de voir leur victime.

Il y avait un magnétophone sur un banc, le micro était suspendu près du spot, au-dessus de la tête du supplicié.

Bolan ne pouvait pas voir l'homme assis sur la chaise.

L'autre – Sal, sans doute – était un mastodonte. Il se tenait les jambes écartées sur les carreaux de la salle de douche, tout vêtu de caoutchouc blanc, et transpirait comme un pourceau tandis que l'autre l'inondait de son sang.

Sal soufflait bruyamment, s'escrimait avec ses outils, s'acharnait sur son sujet… Pourtant, quelque chose ne tournait pas rond du tout.

Bolan s'efforça de se baisser, ramassa le bras qui tramait sur les carreaux. Le membre coupé était déjà froid. Il le tendit à l'assistant, lui dit :

— Enveloppe-le, on l'emmène avec nous.

L'assistant tourna sur lui un regard incrédule, les yeux ronds.

— Quoi ?

Bolan leva alors la voix :

— Sal ! Venez par ici !

Le gros homme se retourna, expédia un coup d'œil venimeux puis soupira et marcha jusqu'à Bolan.

Bolan ne pouvait toujours pas voir ce qui se trouvait sur la chaise.

— Si on ne me laisse pas tranquille, souffla le gros docteur, je ne pourrai jamais terminer ma tâche.

Il avait la voix d'un homme éduqué, et Bolan se demanda momentanément ce qui l'avait amené jusqu'ici.

— Vous ne terminez pas, annonça-t-il froidement au bourreau. Mike a dit qu'on laisse tomber. On a d'autres idées en tête à présent. Pansez-le, lavez-le, on l'embarque.

Le docteur se préparait à discuter.

— Ce n'est pas juste. Il existe toutes sortes de moyens pour faire parler un homme. Mais c'est une question de temps et je dois protester…

— C’est ça, doc, interrompit Bolan. Vous en parlerez au conseil de l’Ordre, mais en attendant, préparez-le pour partir.

Le bourreau soupira, retourna à ses outils.

C’est alors que Bolan vit Bruno.

Il frissonna violemment, se mordit la langue, grinça des dents pour conserver son calme qui n’était qu’apparent.

Nu, Bruno était attaché à la chaise grâce à des longueurs de bande adhésive et une grosse ceinture en cuir.

Ses chevilles étaient attachées aux pieds de la chaise, un poignet était attaché au bras du siège ; l’autre poignet faisait partie du bras que Bolan venait de tendre à l’assistant. Un tourniquet enserrait le moignon du coude, mordait dans la chair torturée, et une matière gluante et noire, du goudron, recouvrait la blessure qui, néanmoins, continuait à saigner.

On lui avait fait des choses atroces à la hanche ; elle était à moitié déchiquetée, des plaques entières de chair en avaient été arrachées. D’autres lacérations profondes zébraient le torse du Roumain, rendues encore plus hideuses par les applications successives de goudron médical.

Les yeux étaient bordés de sang frais qui venait de couler des sourcils et des cils qui avaient été arrachés avec des tenailles.

Du sang coulait des commissures de ses lèvres, son menton avait été brûlé au chalumeau.

Le grand type qui avait perdu sa volonté de vivre dans les tentes chirurgicales du Vietnam, restait calmement assis, un sourire béat aux lèvres.

— Démerdez-vous ! gronda furieusement Bolan. Je dois l’embarquer avant le retour de Mike. Sinon vous allez trinquer, tous les deux !

Bolan ne plaisantait pas le moins du monde.

Sal grognait et soufflait, tirait des instruments de son sac.

— C’est pas de notre faute ! gémit l’assistant. Il a tout de suite été comme ça, ou presque. Pendant environ dix minutes, il a gémi et serré les dents. Mais lorsqu’on lui a fait vraiment mal pour la première fois, il a perdu les pédales. Il a commencé à nous hurler dessus, des phrases de la Bible. Puis il s’est calmé, comme ça, et il n’a pas changé depuis. On avait presque pas commencé.

— Il citait le Lévitique, annonça le gros docteur.

Il contempla Bolan, lui accorda un sourire résigné.

— Il me semble qu’il s’agissait du chapitre onze, à moins que ma mémoire ne me fasse défaut. La chèvre devait être présentée vivante au Seigneur… Vous voyez.

Sal écarta les bras, un geste d’impuissance, s’approcha de Bruno.

— Je vois, fit Bolan.

En effet, il comprenait que quelqu’un avec plus d’autorité que lui et les bourreaux réunis avait prévu l’anéantissement complet de l’âme de Bruno Tassily.

— C’est une sorte d’autohypnose, expliqua le gros Sal. Un blocage mental des zones neurales qui contrôlent les centres sensitifs. Il y a des moyens de circonvenir cette forme d’anesthésie, mais il m’aurait fallu plus de temps. De l’autohypnose tout simplement, malgré ce que dit mon jeune ami superstitieux.

Le docteur pouvait dire tout ce qu’il voulait, la vérité pure et simple était que Bruno les avait escroqués tous peut-être avait-il su dès le début, en tirant l’Exécuteur du ruisseau, qu’il précipitait sa propre fin.

Une autre chose était évidente : Bruno avait peut-être perdu le goût de la vie et une certaine forme de courage au Viêt Nam, mais il n’en restait pas moins vrai qu’il les avait retrouvés à toute vitesse.

— Bien, mon ami, annonça le docteur. Cet homme ne sera jamais en meilleur état que maintenant. Vous pouvez l’emmener.

— Portez-le jusqu’à la voiture, commanda Bolan. Elle est garée devant la porte.

Le bourreau lui envoya un sale coup d’œil, mais ramassa Bruno avec son assistant. Bolan les suivit, portant le bras coupé dans une serviette.

Jess se tenait près de la salle à manger, un grand verre givré à la main, un air bête sur le visage.

— Merci quand même, Jess, lança Bolan en passant.

Le garde qui s’était tenu dans la salle de torture avançait rapidement devant le groupe, se dépêchait pour les aider à sortir.

Il appela le capitaine de la garde :

— Ouvre donc la portière de la voiture de monsieur… Ouvre-la, Tank ! On amène la viande !

Lorsque Bolan passa devant le capitaine, il lui dit :

— Porte-toi bien !

— Vous aussi, monsieur. À bientôt.

Le docteur et l'assistant déposèrent Bruno à l'arrière de la voiture et se préparaient à le laisser drapé par-dessus l'accoudoir.

— Asseyez-le, bon Dieu ! cria Bolan.

Ils s'exécutèrent puis Bolan repoussa violemment le gros homme.

— Foutez le camp ! gronda-t-il.

— Ce n'est pas de ma faute, souffla le docteur en se retournant.

— À peine, dit doucement Bolan en regardant s'éloigner le dos massif.

Il tira une petite enveloppe de sa poche, la tendit au capitaine.

— Donne ça à Mike dès son retour, dit-il. Tu lui diras que j'ai tout en main.

— Bien, monsieur. Je le lui dirai, n'ayez pas peur.

Ils semblaient tous ravis et soulagés de voir partir le V. I. P. et la cargaison de viande.

Bolan se rappela que la plupart des mafiosi avaient autant horreur des bourreaux que lui-même. Alors pourquoi ?... Mais quel prix les hommes acceptaient-ils de payer pour... Pour quoi ? Vivre ?

Il se glissa derrière le volant, quitta l'enceinte du rendez-vous de chasse.

La chaîne était déjà baissée lorsqu'il arriva à la clôture. Il passa, agita brièvement la main, gagna la route, parcourut environ un kilomètre puis s'immobilisa sur le bas-côté. Il se pencha par-dessus le dossier de son siège.

— Bruno ! Tu m'entends ? C'est Bolan. Tu es là ?

Très lentement la tête sanglante se redressa, les yeux bordés de sang le fixèrent sans le voir. Bruno voyait quelque chose, mais pas le présent.

Il continuait à sourire.

Il poussa un râle, les yeux se voilèrent, il quitta la vie en silence.

Bolan savait qu'il était mort, sans même le toucher ni chercher son pouls.

Il se retourna, reprit le volant, ignora volontairement les émotions qui le torturaient, partit prendre Sara.

Elle répondit immédiatement à son signal, arriva en courant.

— Monte et ne regarde pas derrière, Sara, lui dit tout de suite Bolan. Regarde-moi, regarde-*moi* !

Elle était déjà dans la voiture, son regard, attiré par un macabre magnétisme, se posait déjà sur la masse inhumaine, si curieusement

illuminée dans la lueur du plafonnier de la voiture ; elle faillit perdre la raison à l'instant même. Sa mâchoire se décrocha, un long hurlement muet voulut sortir de sa gorge.

Bolan l'attrapa, la serra contre lui, accéléra brutalement pour s'éloigner le plus possible de ce fortin lamentable tandis qu'elle gémissait en frissonnant contre lui, toussant, s'étranglant, luttant contre le besoin physique de crier sa peine à tue-tête.

Quelques kilomètres plus loin, sur une route secondaire, Bolan arrêta la voiture, la prit dans ses bras, essaya de la calmer.

— Ce n'est pas ton frère, Sara. Ce n'est qu'une illusion de lui, et il n'a plus besoin de cette forme derrière. Ne t'en fais pas. Bruno va bien. Il est mort… au ciel.

Sans doute.

Néanmoins d'aucuns allaient mourir moins facilement que Bruno, en enfer comme ils le méritaient.

L'enveloppe que Bolan avait laissée pour Mike Talifero contenait une médaille de tireur d'élite.

Mike comprendrait ce qu'elle signifiait.

Le retour de l'Exécuteur.

CHAPITRE XVII

Il s'était passé quelques heures. Bolan et la fille avaient trouvé le temps, enfin, d'échanger des mots, des idées, des sentiments ; peu de réconfort lorsqu'une vie a été perdue. Ils venaient d'arriver au rendez-vous avec une ambulance privée venue de Trenton.

Il rangea la voiture noire près de la porte arrière de l'ambulance. Deux infirmiers en blouse blanche se précipitèrent – prévenus au départ, ils savaient ce qu'ils allaient trouver.

Bolan descendit de la Cadillac, fit sortir la fille de son côté.

Un des infirmiers le fixa au-dessus du capot de la voiture un instant, lança :

— C'est donc vous.

— Si on veut, répondit Bolan.

— Oui, bien sûr. Seulement... Je ne me suis jamais attendu à vous voir. Enfin, pas vivant.

Bolan sourit brièvement, rétorqua :

— C'est pourtant le cas. Prenez soin de mon ami, hein.

— Vous pouvez compter dessus. Heu... Bonne chance.

— Merci, fit doucement Bolan.

Il attira Sara d'un côté, lui dit :

— On n'arrête pas de se dire au revoir. On devrait se dire bonjour pour une fois.

— Mack, je... Je n'essaie pas de m'immiscer, tu sais, mais... Si jamais tu es blessé de nouveau... Tu sais où je serai.

— Bien sûr.

Puis :

— Sara, les cent mille dollars que j'ai laissés à Bruno. Je suis sûr qu'il les a planqués quelque part dans la maison. Cet argent te revient, Sara. Il n'appartient à personne, et le sang en a été lavé. Moi, je n'en ai pas besoin. J'en prends au fur et à mesure des nécessités. Sers-t'en, tu m'entends ? Sers-t'en.

Elle baissa les yeux.

— Je... Je ne...

— C'est comme une assurance, une réparation de guerre. Cet argent appartenait à la Mafia. Je ne peux pas imaginer plus correct

que…

À toute vitesse elle intercala :

— Mack, nous avons tant de choses à nous dire, des choses importantes. Ne parlons plus de ça.

— Oui, mais depuis que je te connais, je ne t'ai apporté que des horreurs…

— Non, tu nous as apporté la vie ! Là où il n'y en avait pas. Bruno serait d'accord avec moi. Je le sais. Il n'était… Il n'était qu'un zombie depuis son retour…

— OK, fit Bolan. Laissons tomber ça.

Les infirmiers avaient installé Bruno sur la civière, l'avaient recouvert, le portaient jusqu'à l'ambulance. Professionnels endurcis, ils avaient pourtant tous les deux le teint verdâtre.

— C'est l'heure, dit Bolan à Sara.

Un des infirmiers appela :

— Montez devant avec nous, mademoiselle.

— Merci, fit-elle, mais… Je crois que j'aimerais mieux rester auprès de mon frère, lui dire adieu…

— Dis-lui plutôt bonjour, suggéra doucement Bolan.

— En effet, ce serait plus approprié, n'est-ce pas ?

— Je crois.

L'infirmier lui tenait la porte.

Elle monta dans l'ambulance, se retourna pour un dernier au revoir.

— Au revoir, monsieur Bolan, fit-elle d'une voix à peine chevrotante. Ne te laisse pas avoir.

Il lui sourit, l'expression sérieuse, répondit :

— Toi non plus, Sara. Merci.

La portière se referma sur elle, et quelques secondes plus tard une partie précieuse de la vie de Mack Bolan s'éloignait.

Bruno Tassily et sa sœur Sara étaient, chacun à sa manière, entre de très bonnes mains.

Les deux infirmiers en blouse blanche étaient, en fait, des U. S. Marshall, des agents fédéraux. Ils faisaient un petit tour de service supplémentaire.

Ils prendraient sur eux de ne plus laisser harceler Sara par les fauves du New Jersey.

Maintenant Bolan avait les mains libres.

Il était dégagé de toute responsabilité, il n'était plus l'obligé de qui que ce soit, à part lui-même, dans cette jungle du New Jersey.

Pourtant il n'avait pas l'intention de prendre le large.

Mack Bolan ne courait plus.

Il lui restait encore un rendez-vous avec Léo Turrin quelques kilomètres plus loin sur la même route. Ensuite, il serait entièrement libre pour agir. Mack Bolan avait l'intention de montrer aux truands ce qu'un homme seul, et libre, pouvait faire, s'il en avait la volonté.

Il allait le leur montrer en passant sur leurs corps.

L'Exécuteur allait faire la guerre.

*
* *

— C'est une erreur, sergent.

— Vraiment ?

— Tu le sais parfaitement. Tu as tout à perdre, rien à gagner.

— Je ne joue pas au Monopoly, Léo.

— Appelle ça comme tu voudras, mais c'est de la démence. Mike Talifero est comme un fou. De sa propre main il a abattu quatre de ses hommes d'une balle entre les yeux parce qu'ils t'avaient laissé entrer et repartir.

— Alors nous sommes tous les deux, dingues. Le jeu n'en est que plus intéressant.

— Il n'y a rien que je puisse dire pour te faire changer d'avis, n'est-ce pas ?

— Non, Léo, rien.

— Mais nom de Dieu, il a recruté plus de cent types ! Il fait venir toutes les réserves aussi ! Ils affluent de tout le New Jersey.

— Tant mieux. J'aime bien les descendre en groupe. Ils se gênent mutuellement. Augie est toujours là ?

— Que je sache, oui. C'est à cause de lui que Mike a perdu les pédales. Tu l'as ridiculisé devant son maître suprême.

— Tu es venu dans l'avion personnel d'Augie ?

— Tu parles, non ! Je suis venu sans en parler à personne. Augie était déjà là quand tu m'as appelé.

— C'était donc lui.

— Comment ?

— Mike était parti chercher quelqu'un d'important pendant que j'étais là-dedans.

— OK, je vois. Il y a un petit aéroport privé à cinq, six kilomètres du rendez-vous de chasse.

— À qui est-ce que ça appartient, Léo ? « Les Bottes et le Cor » ?

— Un type du cru. Aucun rapport avec le milieu, mais il touche suffisamment d'argent pour ne pas se poser certaines questions. Il leur a déjà loué cet endroit.

— OK, mais ne t'approche pas, Léo. Refous le camp dans l'autre sens.

— Bien sûr. Je serai à Trenton. Hal aussi.

— Laisse-moi deux heures, bon Dieu ! Deux heures !

— Je préférerais ne rien te laisser du tout. Tu le sais. Si jamais Hal…

— OK, jouons franc-jeu. Il a une dette envers moi, c'est le moment de rembourser. Tu le lui diras de ma part.

Mal à l'aise, Turrin dansa sur un pied puis sur l'autre.

— Il le sait, Mack.

— Je sais. OK, moi non plus je n'aime pas agir comme ça, Léo. Je n'aime pas demander des faveurs ; c'est mieux sans. Mais cette fois, c'est spécial. Je ne veux pas que ces monstres s'en tirent grâce à des tribunaux achetés, des juges marrons. Pas cette fois ! Je veux faire sauter cette baraque et tous ceux qui s'y trouvent.

— Pour venger un mort, commenta Turrin.

— Non, pour sauver des vivants ! rétorqua froidement Bolan.

— Bon, je saisis la différence.

— Et aussi pour la paix de mon âme.

— Ça, je comprends encore mieux.

Turrin lui adressa un sourire chaleureux.

— Flanque-leur un coup pour moi aussi, sergent.

Ils se sourirent, échangèrent une poignée de main puis Mack Bolan repartit seul pour faire la guerre.

CHAPITRE XVIII

Tous les chefs d'équipe étaient réunis dans la salle de conférence du « Les Bottes et le Cor ».

Chaque homme était un officier supérieur des Taliferi. Chaque Taliferi tenait un poste important dans l'organisation. Ils étaient l'élite de la Mafia, aucun d'eux n'était un subalterne minable.

Ils ne devaient allégeance à aucune famille en particulier, bien qu'ils vinssent de toutes les familles. Ils servaient seulement une idée, une chose – la Cosa Nostra – cette organisation qui rassemblait dans le crime toutes les familles de la Mafia.

Les Taliferi étaient l'équivalent, dans le monde criminel, du F. B. I. Cette description n'est pas tout à fait exacte, mais si le F. B. I. était dirigé par un président despotique et un cabinet corrompu, la comparaison serait plus juste.

Techniquement Mike et Pat Talifero constituaient à eux deux les Taliferi. Ils appartenaient à la *Commissione* qui était composée des capos des familles principales. Mike et Pat servaient à ce groupe comme arme suprême.

Mike et Pat pouvaient théoriquement liquider un capo sous leur propre autorité, pourvu qu'il ait commis des crimes impardonnables contre la Cosa Nostra. Ils pouvaient le faire à condition de prouver après coup, devant les autres capos, la justesse de leur acte.

C'était un terrible pouvoir qu'on leur avait accordé, d'autant plus qu'il mettait en danger la vie de ceux qui le leur avait confié.

Cela s'est d'ailleurs révélé exact, car ils avaient liquidé deux capos au cours des guerres contre Mack Bolan ; ils les avaient exécutés de leur propre autorité.

Leur position incroyable relevait des machinations typiques de la Mafia, où les dirigeants étaient si gourmands et faux qu'ils inventaient une arme d'autodestruction pour s'obliger à rester fidèles les uns aux autres.

C'était un peu comme si la Cour suprême des États-Unis désignait un bourreau-chef pour supprimer les membres dissidents.

Le monde de la Mafia n'était pas raisonnable.

C’est pourquoi les Taliferi semblaient être une solution de nécessité, une espèce de garde-fou.

Comme les familles étaient perpétuellement en compétition les unes avec les autres, il arrivait souvent que des disputes de territoire les divisassent et il leur fallait un moyen d’arbitrage. La *Commissione* servait à la fois de syndicat d’initiative, de chambre des députés, de Cour suprême, de département d’État, de ministère du Travail et de ministère de la Défense.

Les Taliferi constituaient le ministère de l’Intérieur.

Depuis longtemps les frères cédaient certains pouvoirs aux jeunes loups des diverses familles. Le nombre de leurs lieutenants s’accroissait et il fallait continuellement trouver de nouvelles tâches pour occuper ce ministère.

Depuis un certain temps, les Taliferi faisaient office de Gestapo et remplaçaient leur prédécesseur des années 20, Murder, Inc.

En quelque sorte, les Taliferi étaient leur propre famille ; une famille composée d’assassins d’élite, dont certains avaient reçu une éducation universitaire, mais qui demeuraient néanmoins des assassins.

La famille de tueurs était réunie au rendez-vous de chasse « Les Bottes et le Cor ».

Mike Talifero, capo au même titre que son frère jumeau, présidait le conseil.

Pat récupérait toujours des blessures reçues des mains de l’Exécuteur à Las Vegas.

Leur parrain, Augie Marinello, se trouvait là ; lui, le *capo di tutti capi,* le membre le plus influent, le plus craint de la *Commissione,* était là parce que les frères le respectaient plus que quiconque.

On ne savait pas grand-chose au sujet des frères. C’étaient indiscutablement des frères, des jumeaux identiques, mais on ignorait même si leur nom était vrai. *Tale* veut dire « tel » en italien et *ferro* le « fer ». C’était peut-être un nom de guerre.

On leur donnait la quarantaine pas davantage. Ils étaient d’origine sicilienne et leurs ancêtres, disait-on, appartenaient à la Mafia depuis plus de dix générations. Mike était entré dans l’organisation grâce au parrainage d’Augie Marinello, lorsque celui-ci n’était qu’un *sotto-capo* new-yorkais.

Il y avait eu une époque durant laquelle les frères ne souriaient presque jamais, mais depuis la bataille de Miami contre Bolan, ils

souriaient fréquemment et avec une étonnante facilité. Leurs familiers savaient pourtant qu'ils étaient d'autant plus dangereux lorsqu'ils grimaçaient un sourire.

Ce soir Mike souriait largement, plaisantait, amusait ses hommes tout en leur dévoilant son plan d'action pour la nuit.

Douze hommes siégeaient au conseil, l'élite d'une élite, venus de tout le New Jersey uniquement pour trancher la tête de Mack Bolan.

Chaque homme disposait d'entre dix et quinze hommes d'équipe, recrutés à la hâte dans les rues de Manhattan et de Jersey City. Ces soldats d'occasion ne faisaient pas partie de la Fraternité. Il y avait parmi eux des Noirs, des Anglo-Saxons, des Portoricains, des Irlandais et des juifs ; toutes sortes d'hommes pour combler les lacunes dans les rangs.

Le crime n'appartient pas exclusivement aux Italiens.

On ne pouvait pas en vouloir à l'immense communauté italo-américaine si moins d'un pour cent de ses fils avait le génie de l'organisation criminelle.

Mais cette réunion était typiquement une réunion de mafiosi en conseil de guerre, et un étrange sourire flottait continuellement sur les lèvres de Mike Talifero.

CHAPITRE XIX

Il gagna l'arrière de l'immense propriété, coupant à travers les champs de ferme, roulant en silence et sans phares, atteignit enfin la lisière d'arbres qui bordait les limites du parc.

Il était minuit passé.

Il lui parut incroyable de penser qu'il avait dormi vingt-quatre heures plus tôt dans la grange des Tassily, pour récupérer de ses blessures. Depuis il avait vécu plusieurs existences.

Il avait déjà exécuté beaucoup d'hommes au New Jersey, plus qu'il ne voulait compter. De plus, Mack Bolan ne comptait presque jamais les morts ; il comptait ses ennemis actifs, les survivants, ceux qu'il lui restait à supprimer.

C'était le motif de sa mission.

Il voulait entrer dans l'enceinte afin de compter ses adversaires, les trouver, les cataloguer, vérifier leur force, découvrir leurs points faibles, établir son plan d'attaque, déterminer ses objectifs et trouver une voie de retraite pour filer dès que la bataille serait gagnée.

Bolan n'avait rien du guerrier imprudent.

Il semait la fureur et la mort autour de lui, mais il n'entreprenait jamais un combat sans s'être minutieusement préparé.

Il n'avait aucune envie de mourir ; il acceptait cette éventualité parce qu'elle faisait partie de son lot, mais il essayait, dans la mesure du possible, d'écarter son dernier instant. Aux yeux de Bolan la victoire ne se mesurait ni en temps gagné ni en batailles gagnées, mais dans le fait qu'il sortait vivant de ces combats d'enfer pour pouvoir recommencer.

Il quitta la Cadillac, retira les vêtements de Cavaretta, se présenta à la nuit en combinaison noire, abandonna toutes ses armes sauf un garrot et un *stiletto*.

Il s'enduisit ensuite le visage et les mains de noir et partit, ombre sinistre se glissant à travers la nuit, courant d'air maléfique et invisible, observateur impitoyable des mouvements des autres.

Quelques instants plus tard, il se trouvait à l'intérieur de l'enceinte, se faufilait entre les herbes montantes comme un grand félin.

Il se déplaçait d'un mouvement vif et rapide, mais lorsqu'il s'arrêtait, plus aucun mouvement ni bruit ne trahissait sa présence. Un état d'immobilité quasi catatonique s'emparait de lui.

Lors d'une pareille reconnaissance, Bolan se mêlait réellement au paysage, se confondait avec lui.

Lorsque le vent faisait onduler l'herbe, Bolan ondulait aussi.

Que ce soit un nuage qui filait rapidement, une branche qui tremblait, jetant des ombres irrégulières, Bolan s'adaptait toujours au rythme de son environnement, tout son être faisait partie de la nature.

Lorsque la nuit s'immobilisait, Bolan cessait tout mouvement, arrêtait même de respirer.

Les hommes issus des jungles urbaines étaient à leur désavantage à ce petit jeu, parce que c'était l'un des talents majeurs de Bolan qui se sentait chez lui dans la verdure et qui se servait de l'obscurité comme d'une alliée.

Ce n'est donc pas un déshonneur pour les soldats de Manhattan, Newark, Jersey City et Brooklyn que Bolan soit passé à travers leurs rangs pour les observer, jauger, deviner. Il lut la peur sur leur visage, sentit leur angoisse, jugea de leur force.

*

* *

Le rendez-vous de chasse était un véritable château fort. Ses défenses avaient été minutieusement préparées, méticuleusement montées, et étaient soigneusement gardées.

La ligne de défense avait la forme d'un ovale et entourait la petite colline sur laquelle se trouvait le bâtiment principal avec ses dépendances, s'étendait sur une centaine de mètres devant et derrière, sur soixante-quinze sur les côtés.

C'était une ligne de feu ; deux par deux, des tireurs étaient installés tous les dix mètres. Ces hommes restaient en place, à découvert, parlaient entre eux afin de tromper leur ennui et cacher leur nervosité.

Ils avaient surtout des revolvers, mais Bolan vit de-ci, de-là quelques fusils.

C'était la ligne-abattoir ; des pions sacrifiés pour attirer le feu de l'Exécuteur, la chèvre du tigre. Ces pauvres imbéciles ne s'en rendaient même pas compte.

Sur les toits des dépendances ou cachées à l'intérieur, se trouvaient les équipes d'embuscade.

Il y avait des tireurs sur les toits munis de carabines.

D'autres combattants, portant des armes automatiques, se dissimulaient dans l'ombre des bâtiments.

Il y avait sans doute d'autres soldats dans le parking près du club-house, où étaient rangées les nombreuses voitures. Les lignes extérieures se composaient surtout d'équipes d'alerte de deux hommes qui se baladaient au hasard du terrain.

Des fusils et des talkies-walkies.

Bolan compta cent dix-huit hommes, conclut qu'ils représentaient la quasi-totalité des effectifs, malgré la garde du palais qui se trouvait à l'intérieur du bâtiment principal pour protéger les gros pontes en cas de besoin.

Sara avait omis un détail sur son plan qui était pourtant précis : le chenil et l'enclos des renards.

Cet endroit était entouré d'un grillage d'acier enfermant une piste d'exercice et une rangée de boxes individuels pour les chiens dont Bolan dénombrait une vingtaine. Il n'y avait pas de renards.

Les bêtes allaient et venaient dans leur cage, rendues nerveuses, sans doute, par l'anxiété humaine qui régnait alentour.

Il n'y avait pas de chevaux dans l'écurie. Bolan avait toujours cru que ce genre d'établissement hébergeait les chevaux de ses membres, mais il n'y pensa qu'un instant.

Il savait qu'il était, pour ainsi dire, impossible de prévoir tous les gestes de l'ennemi.

Mais il était persuadé d'avoir vu la plupart de leurs défenses et il était satisfait de son inspection. Il les connaissait suffisamment bien maintenant pour savoir par où il allait attaquer, et par quel chemin passer afin d'arriver intact dans la zone qu'il avait l'intention de faire sauter.

CHAPITRE XX

Il était un peu plus de deux heures du matin ; cette nuit si pleine de promesses au début avait tout l'air de finir en queue de poisson.

Mike Talifero faisait les cent pas dans le petit bureau d'administration du club, les mains dans le dos.

Augie Marinello, le *capo di tutti capi,* l'homme fort de la *Commissione,* était assis dans le grand fauteuil derrière le bureau.

Ses deux gardes du corps préférés se tenaient près de lui, dans l'ombre, leur revolver dépassant de leur ceinture, la mine anxieuse.

— Pourquoi ne vient-il donc pas ? marmonna Talifero d'une voix déplaisante malgré un sourire éclatant.

Marinello retira un gros cigare de sa bouche, observa avec calme :

— Il vient quand ça l'arrange, Mike, pas avant. Tu devrais savoir ça depuis le temps.

— Je disais ça comme ça, répondit le chef des Taliferi. Je sais bien comment il agit, ce type.

— Il est possible qu'il ne vienne pas ce soir, après tout, remarqua le capo pour la vingtième fois.

— Vous oubliez Boston.

— Ce type perd la boule dès qu'il voit un supplicié. Rappelle-toi ce qu'il a fait à Freddy pendant son coup à New York. À cause d'une petite pouffe qu'il ne connaissait qu'à peine ! Qu'est-ce que tu crois qu'il ressent ce soir ? Ce type était un copain de guerre ; ils étaient au Viêt Nam ensemble. Ce gars travaillait avec le chirurgien qui a refait la tête de Bolan en Californie.

— Je sais, je sais.

— Eh ben, qu'est-ce que ça lui fait comme effet, à ton avis ? Il est fou furieux, moi, je te le dis. Il va vouloir se venger. Il est là, dehors, à courir dans tous les sens dans le noir pour trouver le moyen de nous coincer, Augie.

— Ne joue pas au petit con avec moi, Mike.

— Ne te fâche pas, Augie.

Talifero s'arrêta de marcher, fixa Marinello :

— Je suis désolé, Augie. Ne m'en veux pas, je suis un peu tendu. Fais-moi confiance, d'accord ? C'est un mauvais moment à…

— En effet.

Le cigare s'était éteint. Marinello le contempla en fronçant les sourcils, envoya un coup d'œil plein de reproche à l'un de ses gardes du corps. Le type se pencha en avant, tendit le briquet de service, donna du feu à son maître. Le vieil homme tira doucement sur le havane, et se tournant vers Mike Talifero il reprit :

— Tu prends tout ça trop à cœur, Mike. Tu vas t'énerver et trébucher une fois de plus. Prends du recul.

C'était une chose très humiliante à s'entendre dire. Talifero envoya un regard rageur vers les deux gardes du corps. Personne n'avait le droit de lui parler comme cela devant des sous-fifres.

Sans fixer son patron, il dit doucement :

— Je n'ai jamais trébuché, Augie. On ne dirige pas une organisation comme la mienne quand on s'emmêle les pieds. Tu le sais très bien. Pourquoi m'envoies-tu des vannes ? Ce n'est vraiment pas le moment…

— Si, justement, rétorqua le vieillard. J'ai fait mes comptes, Mike – les autres aussi. C'est pour ça que je suis venu personnellement. Tu l'as raté à Miami, tu l'as raté à Las Vegas, et ça vous en a coûté, ton frère ressemble à un légume. Tu as raté Bolan à Philadelphie. Tu essaies en vain de l'avoir ici à Jersey depuis une semaine. Je sais que tu comprendras notre étonnement, Mike. Mais quand commenceras-tu à obtenir des résultats ?

— Je n'ai jamais vu quelqu'un choisir aussi mal le moment de me…

Le célèbre sourire Talifero était fixe, immobile, se tendait d'une oreille à l'autre. Il se reprit, dit au *capo di tutti capi* d'une voix glaciale :

— Tu es injuste, Augie. Je n'ai jamais eu l'occasion de contrôler les circonstances en ce qui concerne ce fumier. Tu le sais parfaitement. On m'a toujours appelé au dernier moment, quand la situation était devenue catastrophique. Cette fois c'est différent. Cette fois je contrôle tout. Je vais me le planter ce coup-ci, le grand con, même si je dois le faire de mes propres mains. Je vais le prendre vivant… Ensuite je m'en occuperai pendant un bon bout de temps.

— C'est précisément ce qui m'inquiète, insista doucement Marinello. Je crois que tu prends tout ça trop personnellement.

— Alors, retire-moi du coup.

— Tu sais bien que je ne ferai pas ça, Mike. Tu es le meilleur du métier. Mais je voudrais que tu restes à l'écart. Prends-le, fais-lui rôtir les couilles à petit feu si tu en éprouves le besoin, mais prends-le d'abord. De n'importe quelle manière. Oublie le cinéma. *Prends d'abord Bolan* !

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

Le vieux capo se leva brusquement du fauteuil en cuir.

— Au cas où tu le raterais une fois de plus, moi, je rentre chez moi.

— C'est une sage décision, ironisa Talifero. Mais pas pour la raison que tu viens d'évoquer.

Les deux hommes se fixèrent alors durement. Des lueurs intenses jaillirent des yeux du vieillard qui avait bâti un empire en partant de rien du tout, muni seulement de son cran et de sa détermination. Il était visiblement dégoûté par ce monstre qu'il avait lui-même créé.

— Je t'ai donné tes pouvoirs, Mike, annonça-t-il doucement. Je peux te les reprendre.

— Comme tu voudras, répondit Talifero avec raideur.

Il ne cessa pas une seconde de sourire.

— Ne te mets pas d'idées en tête, c'est tout. Avant de venir, j'ai donné certains ordres. La *Commissione* tient à revoir toute cette situation. Ne fais pas le con en attendant.

— C'est un ultimatum, ça.

— Je ne sais pas exactement ce que ce mot veut dire, Mike. Tu as de l'instruction, moi pas. Mais je te conseille d'épingler ce Bolan. Si tu n'y arrives pas, nous aurons sans doute à reconsidérer tes autres fonctions. Tu m'as bien compris, Mike ?

— Parfaitement, monsieur Marinello. Mais je ne comprends pas très bien pourquoi vous me le dites en ce moment. J'ai besoin d'avoir confiance, pas de sentir un couteau dans le dos.

— C'est toi qui tiens les couteaux, Mike. Nous voulons seulement nous assurer que tu sais comment t'en servir, et sur qui.

Le capo sortit du bureau, un garde du corps devant, l'autre derrière. Un groupe d'hommes l'attendait dehors, et ils se dirigèrent tous vers la sortie du club.

Mike Talifero passa le seuil de la porte du bureau, appela ses propres hommes :

— Formez une escorte ! Accompagnez nos amis jusqu'à leur avion, qu'ils décollent sans problème.

Marinello s'arrêta net, lança un contrordre :

— Pas la peine ! Nous nous débrouillerons très bien seuls !

C'était plus qu'une insulte envers les capacités de Mike Talifero, c'était annoncer la méfiance du *capo di tutti capi* vis-à-vis de l'assassin suprême.

Mike s'en rendit immédiatement compte, même si aucun de ses hommes ne le comprit sur le moment.

Le groupe Marinello quitta la grande salle à l'instant même où arrivait un lieutenant Taliferi.

Celui-ci se précipita jusqu'à Mike Talifero.

— Ça vient de commencer, annonça-t-il d'une voix rauque. Charlie vient de trouver deux gars de la ligne extérieure avec le cou brisé. Ils sont morts.

Mike Talifero émit un petit rire, sec et bref.

— Voilà, voilà, commenta-t-il.

— Tu veux que j'arrête Augie ? demanda un second lieutenant qui se trouvait à ses côtés.

— Certainement pas, répondit le chef des assassins. Certainement pas.

CHAPITRE XXI

Bolan était revenu de sa reconnaissance à sa voiture ; pas un brin d'herbe plié ne marquait son passage à travers le territoire ennemi.

Il tira son arsenal du coffre, et se chargea de tout ce qu'il pouvait porter.

Sans doute ne reviendrait-il jamais à la voiture.

Non seulement s'harnacha-t-il comme d'habitude, mais il accrocha des sacs sur son dos et son torse.

Lorsqu'un homme fait une armée à lui tout seul, il doit parfois se transformer en bête de somme. C'était le cas cette nuit.

Les sacs étaient munis de boucles qui se décrochaient instantanément. Il pourrait les larguer rapidement si le besoin s'en faisait sentir.

Chargé comme un baudet, il se rendit compte qu'il portait un poids presque équivalent au sien. Il essaya doucement la jambe blessée, décida quelle ne résisterait pas longtemps à une pareille charge. À regret il jeta quelques munitions lourdes puis il partit. Tout compte fait, il aurait davantage besoin de souplesse et de rapidité que de quelques munitions supplémentaires.

Cette fois son passage n'avait rien de celui d'un observateur. Il était devenu le véritable noyau de l'univers et il dut se frayer un chemin à travers les guerriers nerveux dont les premiers cris d'alarme pouvaient précipiter la fin de l'Exécuteur.

Son but consistait à se rapprocher le plus possible sans se faire remarquer, à trouver un poste de combat duquel il pourrait envoyer des missiles sur plusieurs cibles à la fois, semer une panique indescriptible chez l'ennemi, à mettre en fuite, si possible, tous les petits minables qui s'étaient engagés dans une guerre à laquelle ils ne comprenaient strictement rien.

S'il parvenait à faire tout cela, la nuit ne serait pas perdue, mais ce n'était pas son objectif principal.

C'était le moyen d'arriver à une fin : exécuter Mike Talifero.

Il y tenait énormément ; il voulait le tuer puis l'abandonner avec une médaille posée sur la blessure.

D’autres comprendraient-ils le message, décideraient-ils qu’il était dangereux d’accepter le commandement d’un groupe d’assassins comme les Taliferi ? C’est cela qu’il voulait.

Mais pour l’instant Bolan admettait volontiers que son objectif n’était qu’un ardent désir.

En fait il savait que sa mission serait un succès si seulement il parvenait à les effrayer tous, les égayer dans tous les coins, les contraindre à se poser quelques questions. Il voulait leur infliger une expérience qui les obligerait à y repenser deux fois avant de torturer une victime.

Il s’infiltra doucement.

Deux fois il dut se défaire de son fardeau, glisser à travers l’herbe comme un soupir et faire taire définitivement des gardes.

Ces deux hommes furent les seuls obstacles qu’il rencontra, et il atteignit la zone intérieure à l’insu de l’ennemi.

Il y avait, près d’un coin du club, un trépied sur lequel on avait branché trois spots puissants dirigés vers le parking. C’était la seule source lumineuse dehors, tout le reste était plongé dans le noir. Le parking était une zone vulnérable ; l’ennemi le savait bien d’ailleurs. Un attaquant pourrait très bien se glisser parmi les nombreuses voitures, parvenir jusqu’au bâtiment principal par ce chemin sinueux. Il pourrait aussi répandre un peu d’essence et faire sauter tous les véhicules.

On ne dispersait jamais les voitures dans la Mafia ; celles-ci étaient toujours rangées tout près pour pouvoir servir tout de suite si jamais la police s’annonçait, car Bolan n’était pas son seul ennemi.

Évidemment, il leur était très difficile de bien défendre une zone comme le parking, donc ils l’éclairaient autant que possible et défiaient l’Exécuteur d’attaquer par cette voie.

Cette idée amusait Bolan. Il lui aurait été plaisant de faire sauter tous ces véhicules, mais les risques étaient trop importants. D’autant plus qu’il ne relevait jamais les défis des autres ; il lançait les siens.

Pourtant, il avait vu le moyen de profiter de cette situation.

La ligne de défense qu’il voulait pénétrer longeait le pied de la colline. Un garde se tournant brusquement vers le club serait ébloui, aveuglé momentanément par le faisceau blanc des spots.

Bolan n’avait aucune intention de se laisser aveugler lui-même.

Mais il avait envie d’obliger certains gardes à se retourner ne serait-ce que quelques secondes, juste assez longtemps pour lui

donner l'occasion de filer à travers leurs positions. C'était une tactique simple, mais elle devrait marcher. Une ombre se glisserait à travers les défenseurs, gagnerait le terrain élevé. Dès que Bolan aurait dépassé les gardes, si ces derniers regardaient dans sa direction, ils ne le verraient pas, aveuglés par les spots dans leurs yeux.

Ainsi l'Exécuteur se préparait à créer une diversion dans le parking, lorsque celle-ci se produisit d'elle-même.

Plusieurs types quittèrent le club au trot, gagnèrent des voitures, mirent leur moteur en marche.

Bolan s'immobilisa dans les grandes herbes entre les positions de deux équipes de gardes, vingt mètres devant lui.

Les quatre hommes se parlaient à voix basse pendant l'approche de Bolan. L'un d'entre eux remarqua le départ du groupe Marinello et lança :

— Les rats quittent le navire.

Un autre type ricana nerveusement.

— T'as été payé d'avance, non ?

— Ouais, mais j'ai pas d'assurance-vie.

— Ni de quoi payer une caution, je parie, rigola le premier.

Toute la ligne de gardes s'était retournée pour regarder le parking.

Bolan, croulant sous le poids de son chargement, passa tranquillement entre les gardes tandis qu'un troisième s'exclamait :

— Mais c'est le capo de New York !

— Lequel ? Ils viennent tous de New York, les capos !

— Le vieux. Le grand manitou. Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Marie quelque chose, répondit un autre.

— Mais non, Marinello, pauvre con !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Marie Bello, Marie Nello, moi, j'en ai rien à foutre ; c'est une vieille tante !

Bolan en avait profité pour gagner le pied de la colline. Il commença à grimper prudemment, cherchant un endroit protégé pour établir son poste de combat.

Il le trouva à mi-hauteur, près de la base du panneau avec la jeune cavalière et le renard coquin dessus. Par précaution les lumières avaient été éteintes à cet endroit. Grâce à un merveilleux

hasard, Bolan pouvait également tirer le long de l’allée en courbe qui menait jusqu’à la sortie de la propriété.

Il venait à peine de s’installer lorsque le premier véhicule du convoi Marinello descendit dans l’allée.

Il remercia silencieusement l’univers qui semblait le favoriser cette nuit.

Après tout, Augie Marinello, le *capo di tutti capi,* était une bien plus belle prise que Mike Talifero.

CHAPITRE XXII

Les limousines s'arrêtèrent sous le portique du club, le groupe Marinello monta à bord, le patron lui-même dans le véhicule du milieu suivi par ses deux gardes du corps qui s'installèrent sur les sièges dépliants.

Un autre garde du corps se glissa sur le siège avant près du chauffeur, et le convoi démarra.

Leur hâte de s'en aller n'était pas uniquement provoquée par l'envie de quitter le bastion des Taliferi, même si ce sentiment était pour quelque chose dans ce départ précipité.

Le *capo di tutti capi* se déplaçait toujours rapidement, il arrivait et repartait presqu'aussitôt, accompagné de son escorte personnelle, une limousine devant, une autre derrière. À New York, Augie se servait d'une voiture blindée. « Comme le président », avait-il coutume de dire.

La limousine dans laquelle il se trouvait n'était pas blindée, mais elle était équipée de tout le confort et tous les accessoires imaginables.

L'éventuelle présence dans le coin de Mack Bolan provoquait sans doute aussi un sentiment de malaise, mais ce n'est pas pour cela que le chef des gardes du corps lança à son patron :

— Excusez-moi, chef, mais j'aime pas cet endroit.

Il s'installa sur le siège dépliant et ajouta :

— C'est peut-être pas à moi de le dire, mais j'ai pas confiance.

— T'en fais pas, marmonna Marinello. Moi non plus. Je vais m'en occuper sérieusement en arrivant à New York.

Ils se contemplèrent d'un air morne, face à face à l'arrière de la limousine.

Marinello leva imperceptiblement son cigare qui s'était éteint une fois de plus. Le garde du corps sauta pour lui tendre du feu.

La radio à l'avant grésilla, une voix demanda :

— L'aéroport, chef ?

Le capo saisit un microphone coincé dans l'accoudoir.

— Non, rentre directement par l'autoroute. Ne prenons plus de risques dans ce coin.

Le chef d'équipe dans la voiture de tête confirma les instructions qu'il venait de recevoir, et le convoi se lança dans la descente en courbe.

— Suis-les de près, dit Marinello à son chauffeur.

Le garde du corps en chef demanda alors :

— Et Marty, chef ? Il va rester à l'aéroport toute la nuit ?

— Appelle-le dès qu'on sera rentré, pas avant.

— Compris, chef.

La voiture de Marinello ralentit pour la dernière courbe au pied de la colline.

Un objet brisa la vitre arrière du véhicule, passa entre le capo et son garde du corps en chef, tomba sur la moquette du plancher avec un sinistre bruit mat.

Le garde tenait toujours le briquet. Il le laissa tomber, se lança instinctivement sur son patron puis commença à farfouiller à ses pieds, s'écriant :

— Merde ! C'est une…

Il fouillait partout sur le plancher à quatre pattes.

Marinello hurla :

— Arrête la voiture, arrête !

Tout à coup la voiture s'illumina de l'intérieur, rougeoya. Le garde du corps monta brusquement à l'horizontale, soulevé par une gerbe de flammes orange.

La voiture ne put négocier le dernier virage.

Elle fila droit devant elle, traversa le bas-côté de gravier qui bordait l'allée, dégringola lentement le reste de la colline puis se retourna en douceur, finissant sa trajectoire les roues en l'air.

Puis elle sauta une seconde et dernière fois. Juste avant, le *capo di tutti capi,* au bord de l'évanouissement, s'était demandé qui s'était rendu coupable de cette action affreuse et ignoble. Mike Talifero ou Mack Bolan ?

C'était Bolan, bien sûr. Il l'avait fait avec une grenade qu'il avait lancée avec la précision et la puissance d'une vedette de baseball. Il n'avait même pas pris le temps de regarder les résultats de son geste.

Sans s'en rendre compte, il s'était mis à compter les secondes de combat et avait chargé une fusée éclairante. Il attendit l'éclat de la grenade pour la tirer.

Lorsque la voiture sauta la première fois avec un fracas épouvantable, il tira silencieusement la roquette qui monta dans le ciel noir au nord du club.

Pendant les quelques secondes entre la première et la seconde explosion de la voiture, des hommes avaient jailli du bâtiment principal, avaient couru jusqu'au bord de la colline pour regarder le spectacle qui brillait d'un éclat mortel à leurs pieds.

Quelqu'un s'écria :

— C'est M. Marinello là-dedans ! Descendez ! Descendez tous ! Allez en bas, les gars, tirez-le de là !

Tandis que cet ordre était donné, la fusée éclairante explosa dans le ciel, et l'arrière de la propriété fut brutalement illuminé d'une lueur crue.

Un autre hurla :

— Là-haut ! Attention derrière ! Protégez les arrières, vous autres !

Un ordre différent se fit entendre simultanément :

— Carabiniers ! Ouvrez les yeux ! Surveillez vos secteurs ! C'est une ruse !

Mais les carabiniers sur le toit n'eurent pas le temps de suivre cet ordre. Dans la confusion paniquée, une flammèche arqua dans le ciel puis tomba droit sur la grande cheminée. Il y eut une explosion, des briques éclatèrent en tous sens, suivies de près par des éclats d'acier.

Ce fut le chaos sur le toit. Au sol quelques hommes de la première ligne de défense s'étaient précipités vers la voiture de Marinello où les hommes valides essayaient de tirer les survivants du brasier.

Une grenade venue de nulle part tomba parmi ces derniers, et les défenseurs regagnèrent rapidement l'obscurité.

L'un de ces hommes s'exclama :

— Putain ! J'suis pas venu pour *ça* !

Une autre voix lui fit écho tandis que l'immense baie vitrée à l'avant du club se désintégrait bruyamment.

Un lieutenant Taliferi descendit la colline en courant, hurlant :

— Revenez ici ! Qu'est-ce que vous foutez ? Revenez tout de suite !

Personne n'entendit l'infime sifflement du Beretta, ni ne vit la petite flamme qui jaillit du canon sous le panneau publicitaire, mais le lieutenant trébucha subitement, le front troué.

Une voix cria dans l'obscurité :

— Pour en encaisser une comme toi ? Pas pour cinq cents dollars, tiens !

Pourtant, la bataille ne faisait que commencer.

*

* *

Des voitures quittaient précipitamment le parking, traversaient le parc, roulant cahin-caha sur le gazon vers la sortie. Les Taliferi qui survivaient avaient cessé d'encourager ou d'arrêter les troupes peureuses qui fuyaient à toutes jambes.

C'était d'ailleurs compréhensible.

C'est extrêmement éprouvant, lorsqu'on n'a jamais connu les horreurs imprévues d'un champ de bataille, de voir les copains sauter, se désintégrer en miettes sanguinolentes, en poussant des cris affreux. C'est pire lorsque des explosifs tombent d'un ciel noir et qu'il n'y a pour ainsi dire plus de commandement.

C'est illogique de penser que des bleus vont résister à un pareil traitement.

Bolan le savait ; et il avait compté dessus.

Mais il arriva ensuite, au beau milieu du capharnaüm, un incident qui après coup allait provoquer la curiosité de Bolan.

Près de l'épave de la voiture de Marinello, quelqu'un s'écria :

— Il nous faut une ambulance !

— J't'en foutrai moi, des ambulances ! gueula un autre. Fous-le dans la caisse et va à Trenton !

— Mais il va crever ! Regarde ses jambes ! Ce vieillard va mourir !

— Si tu te casses pas, on va tous mourir ! Ce con est juste à côté ! Sous notre propre putain de nez !

— On essaie de piquer une voiture ? Tu crois qu'on y arrivera ?

Les entendant, Bolan eut un scrupule vis-à-vis de Marinello. Il envoya une rafale aux pieds des deux types, appela :

— Il est encore en vie, le vieux ?

Une voix étonnée, presque étouffée par l'émotion, répondit :

— À peine…

— OK. Trêve pendant cinq secondes. Je vous laisse le drapeau blanc.

C'était la première fois depuis le début de ses guerres que Mack Bolan donnait un drapeau blanc. Par la suite il se poserait des

questions au sujet de cet acte, et conclurait qu'il avait été mû par un instinct aussi noble qu'incroyable.

Il les regarda filer vers les voitures qui restaient, portant les blessés graves, puis démarrer sur les chapeaux de roues.

Bolan se tourna de nouveau vers la jungle infernale.

Qu'ils partent, se dit-il. Les autres ne seraient que plus démoralisés en voyant s'échapper les dernières voitures.

Il se fichait bien des sous-fifres ; il voulait avoir les chefs.

Il vérifia les chargeurs accrochés à sa ceinture de combat, prit de nouvelles grenades, des grosses, poussa le P. M. dans son dos, drapa une seconde bandoulière sur son épaule.

Puis il saisit l'arme-clef de la nuit, une M16/M79, aux canons superposés, et monta lentement la colline.

CHAPITRE XXIII

Depuis le début de la bataille, Mike Talifero faisait les cent pas dans la salle à manger, un pistolet dans chaque main.

Deux de ses lieutenants et un complément de gardes nerveux se tenaient près des fenêtres, lui racontant ce qui se passait dehors.

— On ne peut pas voir les voitures, monsieur, mais il a dû les avoir. Il y a des flammes en bas, près de l'allée.

— Une fusée éclairante, monsieur. Assez haute. À une centaine de mètres.

Des commentaires fusaient parmi les gardes, dehors.

— Comment on attaque des deux côtés à la fois ?

— C'est facile, il suffit de connaître le coup.

— Tout ce qu'il fait semble facile.

— Te trompe pas, essaye donc d'en faire autant !

Puis Talifero hurla :

— Vos gueules ! Taisez-vous ! Ouvrez l'œil !

— Mais, monsieur, comment ?…

Une terrifiante explosion sur le toit ébranla la maison tout entière.

— *Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ?*

— Restez en place ! Je tuerai le premier qui bouge !

— Mais, monsieur, il va nous faire cramer !

Un lieutenant s'écria :

— Mais pourquoi personne ne lui tire dessus ? Qu'est-ce qu'ils foutent dehors ?

— Sur quoi vont-ils tirer, hein ? Une explosion ?

Comme par hasard au mot « explosion », toute la baie vitrée à l'avant du club sauta bruyamment. Des flammes entrèrent dans la salle à manger, suivies d'un nuage épais et de milliers d'éclats de verre.

Le lieutenant qui venait de parler se détourna, le visage déchiqueté, se tenant les yeux en gémissant, du sang plein les doigts. Un des gardes l'attrapa, le dirigea jusqu'à un fauteuil tandis que Mike Talifero regardait la scène avec des yeux ronds, effarés, et oubliait complètement de sourire.

Il entendit l'un de ses hommes crier aux déserteurs dehors, et comprit que la bataille avait été perdue avant d'avoir commencé.

— Retournez les tables ! cria-t-il subitement. Trois par trois, et planquez-vous derrière ! Il va entrer ici ! Préparez-vous ! Andy, établis un feu croisé près de la porte ! Vous deux, allez barricader la porte de service. *Toi !* Et *toi !* Je connais pas vos noms, mais barricadez cette porte ! Si jamais vous sortez, je vous suivrai jusqu'en enfer ! C'est compris ?

Les gardes acquiescèrent hâtivement.

Mais Mike Talifero ne comprenait pas.

Douze heures plus tôt, Bolan était quasi mort ; blessé, affaibli, alité, il attendait le coup de grâce.

Mais maintenant !

Il fallait le voir pour y croire !

Il entendit les voitures quitter le parking, il sentait qu'on l'abandonnait à la nuit.

Comment devait-il s'y prendre ?...

Il tira l'enveloppe de sa poche, en fit tomber la médaille sur laquelle il cracha avant de la jeter à terre.

— Viens, marmonna-t-il à mi-voix. Viens, viens. C'est ici que ça se passe. Viens me trouver !

*

* *

Bolan arriva au sommet de la colline avec une charge explosive dans le canon du M79. Il y avait dans la bandoulière sur son épaule, des charges de chevrotine, des fusées éclairantes, des charges de gaz lacrymogène et encore des explosifs.

Le Ml6, le canon de cette arme stupéfiante, contenait la première balle d'un chargeur de trente projectiles de 5,56 mm.

Un type arriva au pas de course, un Thompson suspendu à son cou. Il dérapa en glissade brusque en voyant l'apparition en noir.

Bolan braqua son arme, appuya sur la détente pendant une seconde, déchiqueta l'homme en pointillé du bas-ventre jusqu'au cou.

Un groupe de cinq hommes suivait le mort de près. Tous jetèrent Thompson et fusils au sol, levèrent sans hésiter les bras.

Bolan leur envoya d'une voix glaciale :

— OK, barrez-vous. Descendez la colline, ne vous retournez pas ! Allez !

Ils repartirent encore plus vite qu'ils n'étaient arrivés, et Bolan reprit sa route. Un imbécile passa le canon d'un P. M. léger par-dessus le parapet du toit et commença à saler le sol devant Bolan d'une pluie de balles.

Sans ralentir, Bolan leva le M16/M79, se servit du M79.

Une charge explosive de 40 mm s'écrasa dans un bruit d'enfer contre le muret. Homme, P. M., et briques quittèrent subitement le toit, tombèrent sur le portique.

Bolan chargea un nouveau projectile explosif dans son arme, continua son chemin, passa sous le portique vers l'entrée éventrée.

L'Exécuteur sentit l'odeur de tout ce sang répandu, l'overdose lui donnait déjà la nausée.

Mais tel était son monde, telle était la jungle dans laquelle il vivait ; il valait mieux que ce soit le sang de la Mafia qui coule que le sang des innocents.

Mike Talifero n'était plus loin, ce n'était pas le moment de faiblir.

Il avança, dégagea à coups de pied ce qui restait des encadrements en aluminium, entra dans le bâtiment.

C'était piteux. Une conclusion minable à la guerre du New Jersey.

On fit feu sur lui depuis deux barricades de tables renversées, chacune d'un côté de la porte. Ni canon ni tête ne dépassaient des meubles.

Les gardiens du fort avaient bien vite molli.

Un bruit de pas frénétiques, un juron étouffé, issu de la bouche de Mike Talifero, signala le départ de quelques déserteurs de plus.

La pièce était remplie de fumée et le plafond dégageait une intense chaleur, mais il put distinguer un type écroulé par-dessus une table qu'il inondait de son sang.

Talifero se trahit, dévoila sa position en criant :

— Tuez-le ! Mais tirez, bon Dieu !

Le canon d'un Thompson passa lentement de derrière une table.

Bolan balança une grenade dans cette direction, envoya une 40 mm explosive dans l'autre.

Les tables s'envolèrent en échardes, des hommes poussèrent des cris de femme. Bolan les fit taire à coups de Ml6.

Mike Talifero s'était mis à hurler dans une langue indéterminée, et Bolan le vit se déplacer derrière un écran de fumée, toussant et trébuchant.

Soudain, une porte s'ouvrit, se refermant aussitôt.

Évidemment.

Bolan comprit immédiatement de quelle porte il s’agissait.

Il avança, glissa une autre charge explosive dans la culasse du M79, fit sauter la porte tout entière, passa par l’ouverture béante.

C’était le vestiaire des messieurs.

Il avança derrière le nuage de fumée qu’il avait lui-même provoqué, rechargea le M79, suivit son gibier jusqu’à sa tanière.

Talifero était là, dans le seul espace qui lui restait, la douche, les pieds plantés dans la tache de sang coagulé de Bruno.

Il avait les yeux fous, hagards. Sur son visage défiguré par la terreur, il ne subsistait pas la moindre trace du fameux sourire avec lequel il avait si longuement contemplé les souffrances d’autrui.

Il avait un pistolet dans chaque main ; il avait une chance de s’en tirer, une meilleure chance que le pauvre Roumain qui n’avait pas eu d’autre choix que de mourir en silence et avec une grande dignité.

Il était figé, bouche bée – muet sans doute pour la première fois de son existence.

Il essaya d’articuler, bégaya une phrase très confuse sur les hommes forts qui meurent ensemble ; mais il n’y avait rien de fort en ce qui concernait Talifero. Il s’apprêtait à mourir comme un rat, coincé dans son trou.

Seul et impuissant à se sauver, il ressemblait à tous les minables qu’il avait commandés ; il voyait la mort d’un œil morne et opaque.

Sans un mot, l’Exécuteur appuya sur la détente du M79 ; une rafale de chevrotine traversa les deux mètres qui les séparaient l’un de l’autre, à hauteur d’épaule.

Les pistolets tombèrent sur le carrelage en claquant tristement après la fureur saccadée du M79 ; la tête de Talifero percuta le mur, tomba par terre, roula jusqu’à la vidange de la douche. Le cadavre déchiqueté glissa lentement vers le sol.

Bolan lança une médaille au centre du carnage, murmura doucement :

— Pourri.

Puis il se retourna et quitta l’enfer de « Les Bottes et le Cor ».

ÉPILOGUE

Il prit une des dernières voitures qui restaient dans le parking – ironie du sort, c'était une petite caravane. Il quitta l'enceinte, gagna les petites routes secondaires du New Jersey en pensant aux événements qui allaient lui fournir de quoi faire encore longtemps des cauchemars. Mais il essaya de chasser ces pensées en se rappelant de meilleurs moments, également passés dans cet État.

Il entendit, mais ne vit pas l'arrivée des forces de l'ordre dont les sirènes stridentes vinrent troubler le calme de la nuit. Les policiers ne purent découvrir que décombres, cendres, cadavres. Il remercia silencieusement Léo Turrin et Hal Brognola, ses seuls vrais amis, qui, il en était persuadé, continueraient à le soutenir dans son combat.

Il quittait le New Jersey en meilleure forme que lorsqu'il y était arrivé ; déjà c'était un point positif. Il remercia l'univers qui l'avait protégé jusque-là.

*

* *

Lorsqu'il arriva près du petit aéroport quelques kilomètres au-delà du rendez-vous de chasse, il commençait à éprouver les premières manifestations de la torpeur de l'après-guerre, et du bien-être qui suit un combat bien gagné.

Rangé en bout de piste, il y avait un petit avion à réaction ; le genre d'appareil qui sert aux déplacements d'importants industriels accompagnés de leur état-major. L'industriel à laquelle appartenait cet avion avait des occupations plutôt coupables ; aussi Bolan n'eut-il aucun scrupule à envisager le détournement de celui-ci.

Il y avait aussi une sentinelle, mais elle avait sombré dans un profond sommeil. L'homme de Marinello se réveilla pour un bref instant puis replongea dans une somnolence forcée sous l'impulsion du poing de Bolan.

Le pilote aussi dormait. Allongé, tout habillé, dans le passage entre les sièges, la tête enfoncée dans un petit oreiller, les jambes croisées, il respirait avec la plaisante régularité d'un enfant bien nourri.

L'Exécuteur troubla ses rêves, le rappela à un monde plus cruel en lui chatouillant le nez avec le canon du Beretta.

L'homme ouvrit les yeux, contempla avec étonnement l'apparition en noir, murmura :

— Et merde…

— En l'air, suggéra froidement Bolan dont la voix arctique ressemblait à un grincement d'iceberg. Décolle. Direction sud.

Ils n'échangèrent plus un seul mot avant d'avoir atteint l'altitude du couloir aérien sud. Puis le pilote dit à Bolan :

— Il faut me dire votre destination, je dois la signaler aux autorités de navigation.

— Va tout droit, lui conseilla Bolan de la place du copilote. Je te dirai quand il faudra bifurquer.

Le pilote grimaça un petit sourire résigné.

— Ça ne fait rien. La nuit est claire. Je me dirigerai visuellement.

Une nuit sans nuages, pensa Bolan. Enfin, à peu près.

Il se délesta de son harnachement, le posa sur un siège derrière lui puis demanda au pilote :

— Tu connais un gros type qui s'appelle Sal ?

— Non, je…

— C'est un docteur-bourreau.

— Oh là là ! non. Je ne suis que pilote pour ces gens, je n'ai rien à faire.

— Quand tu rentreras, tu diras à ceux que ça peut intéresser que je le cherche. Il y a un contrat sur la tête de Sal ; écrit en lettres de sang. Fais-le savoir. Sal est hors du circuit. En tout cas ça vaudrait mieux pour lui.

— D'accord, je… Je le ferai savoir.

Bolan laissa échapper un soupir d'aise, baissa à moitié les paupières, s'endormit à demi, se laissa bercer dans cet état de semi-conscience qui lui permettait le repos et l'éveil immédiat en même temps.

— Entre vous et moi, monsieur Bolan, lui dit l'aviateur, je veux dire, juste entre vous et moi, vous êtes un drôle de mec…

L'Exécuteur se permit un petit sourire.

Oui, bien sûr…